

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume 1048 n° 11  
Montréal, le septembre 2011  
abonnement au  
itineraire.ca

PAYEZ  
VOTRE MAGAZINE  
PAR TEXTE  
AUPRÈS D'UN  
CAMELOT AUTORISÉ

En quête de solutions pour

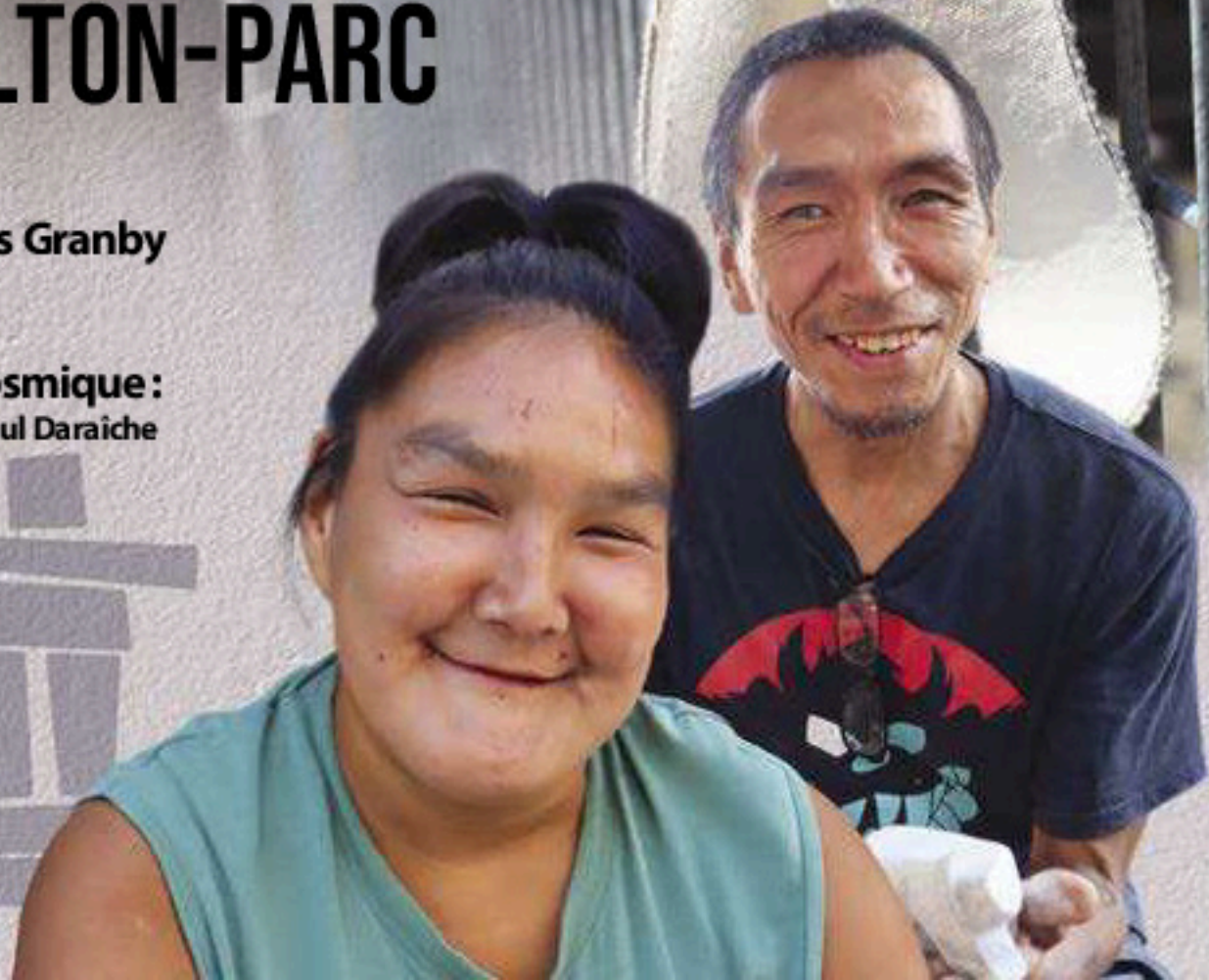
# LES INUITS DE MILTON-PARC

► Dossier

La DPJ d'après Granby

► Culture

Connexion cosmique:  
Renée Martel et Paul Daraïche



# Tellement Montréal



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

## ZOOM

### Cécile Crevier

Camelot n° 891 • Âge 59 ans

Point de vente Marché Metro Sainte-Catherine/Morgan et métro L'Assomption

Dans l'ombre de sa casquette, son regard bleu limpide s'illumine quand elle raconte son enfance. « Mon père était col bleu, ma mère restait à la maison avec sa mère malade. J'ai eu une très belle enfance. » La famille vivait à Montréal, dans le quartier Rosemont.

Mais là où ça devenait vraiment festif, c'était pendant les vacances. « On montait au chalet à Rawdon pour passer tout l'été en campagne. On faisait des partys tous les samedis, on dansait. On allait dans la forêt pour les fraises, les framboises. On faisait du vélo, du quatre roues, de la chaloupe, du pédalo. On était bien. »

Adolescente, elle vend avec sa sœur (Cécile est la deuxième de la famille, née entre sa sœur et son frère) des chips et de la liqueur dans une roulotte de la ville, pendant deux ans. Au début de sa vie d'adulte, elle devient examinatrice dans une manufacture de fourrure durant trois ans, avant de devenir vendeuse. Elle aime travailler avec le public. Le soir elle prend des cours de français, d'anglais et de mathématiques.

En 1994, la naissance de son fils l'amène à un tout autre genre de travail: mère à temps plein. Son mari tombe malade et meurt quand son fils a 5 ans. Elle se retrouve veuve et monoparentale. « Je l'ai élevé toute seule, jusqu'à ses 18 ans. J'me suis prise en main. J'ai trouvé un logement à 680\$ par mois. J'ai attendu neuf ans avant d'avoir un HLM. » Elle se démène pour que son fils ne manque de rien. « À l'adolescence, il avait ses sorties, ses amis. Tout le monde venait manger chez nous. Ma maison était pleine, rien qu'ades jeunes! »

Il y a environ 10 ans, elle a commencé à travailler à L'itinéraire, référée par Emploi-Québec. Au début, elle était à la cuisine, puis elle est devenue camelot.

Elle a dû apprendre à gérer sa consommation. « J'consomme moins de bière. J'en prends une à l'occasion, mais pas des six packs comme avant. J'ai fait ça toute seule. J'ai changé mon groupe d'amis. J'ai plus personne alentour qui va prendre une bière devant moi. Ça fait trois ans. »

L'avenir lui sourit.

« Je vois l'avenir tout beau. C'est grâce à L'itinéraire. Ça a tout changé. J'ai prouvé à ma famille que j'étais capable de faire quelque chose jusqu'au bout. Avant, ils me croyaient pas. J'en ai surpris plusieurs! J'ai relevé le défi, pis j'aime ça. J'aime ce métier-là et l'équipe, on se respecte. Ça m'a ouvert bien des portes. Ça m'a aidée à comprendre les autres pis à les apprécier. Avant je jugeais. »

Cécile décrit sa vie actuelle avec le même élan que celui lorsqu'elle parle de son enfance.

« J'suis épanouie, j'ai beaucoup travaillé là-dessus. C'est beau la vie. »

Par Marie Brion • Bénévole à la rédaction

© CARLA BRAGA

## PARTENAIRES MAJEURS



## PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

## L'itinéraire EST MEMBRE DE



## Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement et de l'impact social à :

c.e.lavery@itineraire.ca  
514 597-0238 poste 222

Les camelots l'achètent **1,50 \$**

**3\$** Prix de vente

1,50 \$ paie l'impression + coûts de production

Payez par **texto** 30333 +ENTREZ CAMELOT +ENTREZ # DU CAMELOT

Convention de la poste publication N°40910015, N° d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire 2103, Sainte-Catherine Est Montréal (Québec) H2K 2H9

## Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

## On aime ça vous lire!

Vous nous dites souvent que vous aimez L'itinéraire, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire! Cette section vous est réservée tout spécialement.

ÉCRIVEZ-NOUS! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp!

# L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
2103, rue Sainte-Catherine Est  
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE  
2101, rue Sainte-Catherine Est  
Téléphone : 514 597-0238  
Télécopieur : 514 597-1544  
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572  
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

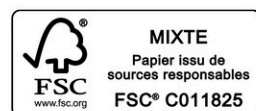


Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous!

## SOLISCO

IMPRIMEUR SOLISCO  
120, 10E RUE  
SCOTT (QUÉBEC)



LUC DESJARDINS  
Directeur général et éditeur

## RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND  
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

ALEXANDRA GUELLIL  
Journaliste responsable société

LAURENT SOUMIS  
Journaliste-accompagnateur

KARINE BÉNÉZET  
Journaliste responsable de la formation des participants

CARLA BRAGA  
Création visuelle

ALEXANDRE DUGUAY  
Gestionnaire de communauté

CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, ANITA BARSETTI et DANIELA ARANIBAR  
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT et LUCIE LAPORTE  
Bénévoles à la révision

Photo de la une  
CHRISTOPHER CURTIS  
Photomontage CARLA BRAGA

## ADMINISTRATION

ESTELA SOLORZANO  
Responsable de la comptabilité

MARCELA CHAVES  
Adjointe comptable - Commis au dépôt

PASCAL PLANET  
Développement philanthropique - Médias sociaux

## DÉVELOPPEMENT SOCIAL

CHARLES-ÉRIC LAVERY  
Chef du développement et de l'impact social

ISABELLE LACHARITÉ et THOMAS WAYLAND  
Intervenants psychosociaux

PIERRE TOUGAS  
Responsable du Café

JEAN-CHRISTOPHE RUEL  
Coordonnateur service alimentaire

VANESSA TREMBLAY  
Chargée de projets - Distribution

## PROGRAMME MAISON RONDE

MARILOU MAISONNEUVE  
Chargée de projets

NATANAËL BÉGIN-PAUL  
DENIS DI TOMASSO  
Coordonnatrice/coordonnateur à la formation des participants

JEANNE MARION  
Intervenante

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente  
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.

Trésorier  
NICK KAMINARIS - Nuvei

Vice-président  
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

Administrateurs  
MIVILLE TREMBLAY  
EMNA BRAHAM  
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit  
JEAN-CLAUDE NAULT - Camelot de L'itinéraire  
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire  
DANIEL PRINCE - Représentant des camelots

# ÉDITORIAL



15 septembre 2021  
Volume XXVIII, n° 14

## Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef

## En quête de solutions

On attribue à Einstein les paroles suivantes : « La folie, c'est de faire toujours la même chose et de s'attendre à un résultat différent ».

On pourrait bien appliquer cette citation en ce qui concerne les deux dossiers que nous vous présentons dans ce numéro. En effet, on y aborde des réalités de personnes vulnérables et pour lesquelles les actions pour les aider sont trop souvent peu efficaces.

Pour mieux comprendre et relever des pistes de solutions, nos journalistes sont allés sur le terrain.

### Les Inuits de Milton-Parc

On ne peut demeurer indifférent à la situation de ces personnes itinérantes qui n'ont que le trottoir et les ruelles pour passer leur journée et dormir. Évincés du square Cabot et de l'église qui abritait le refuge La porte ouverte par un promoteur et des autorités insensibles à leur sort, des Inuits itinérants ont été contraints de déménager au coin Milton et l'avenue du Parc. Ces derniers, déjà en situation de grande vulnérabilité, ont perdu tous leurs repères. Depuis, des tragédies se sont succédé, dont la mort de l'Innu Raphael André l'hiver dernier, celles de deux femmes inuites happées par des voitures, de même que la recrudescence d'agressions sexuelles perpétrées par des prédateurs dans ce secteur.

Nous avons fait appel au réputé journaliste indépendant Christopher Curtis pour aller à la rencontre des Inuits, lui qui connaît bien les communautés autochtones ainsi que les intervenants de première ligne et les politiciens. Nous avons voulu explorer les causes de cette situation et en dégager des solutions.

Le dossier qu'a rédigé Christopher est profondément humain et criant de vérité. On comprend rapidement qu'il faut traiter le problème à la source et avoir assez de volonté politique et d'écoute de tous les paliers de gouvernements pour en venir à bout. Actuellement, bien qu'on reconnaisse la situation et qu'on a injecté des fonds ici et là, on manque d'imagination pour vraiment la gérer.

On ne peut qu'avoir de l'espoir en voyant des organismes et des particuliers venir en aide à ces personnes souvent méprisées et laissées pour compte. Mais, on le sait, les organismes communautaires et les initiatives citoyennes ont sérieusement besoin d'appui pour vraiment changer les choses.

### « Notre système se porte mal! »

C'est le constat du vice-président de la Commission Laurent qui a accordé une entrevue à notre journaliste Alexandra Guellil. André Lebon relève la dysfonction de la DPJ et le peu de moyens qui sont accordés aux travailleurs et travailleuses sociales, qui croulent sous les cas d'enfants en difficulté.

Notre journaliste est également allée sur le terrain pour rencontrer les acteurs de la Protection de la jeunesse, tant les intervenants et dirigeants que les parents et les enfants eux-mêmes. On y découvre des gens dévoués qui ont un réel souci pour les enfants et leurs familles.

Encore une fois, on ne peut qu'espérer un changement de paradigmes pour apporter de réelles solutions à des problèmes qui durent depuis trop longtemps.

Deux dossiers costauds et percutants qui, on l'espère, pousseront la réflexion et la mise en œuvre de vraies transformations. ■

ÉCRIVEZ-NOUS! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp!



# SOMMAIRE

15 septembre 2021  
Volume XXVIII, n° 14

© CARLA BRAGA



3

## Mots de camelots

- 3 Zoom sur Cécile Crevier
- 9 Benoît Chartier
- 9 Agathe Melançon
- 9 Sylvie Houle
- 41 Jean-Jeanette Devost
- 41 Bill Economou
- 41 Maxime Valcourt

## 8 Rond-point international

### 22 Dans la tête des camelots

Adepte de country ?

### 24 Grand reportage

La DPJ d'après Granby

Alexandra Guellil

### 34 Colombie-Britannique

Souvenirs de Lytton, C.-B

### 36 Culture

Connexion cosmique : Renée Martel et Paul Daraïche

Karine Bénézet

### 42 C't'encore drôle

Christian Vanasse

### 44 Détente

## À la Une

Christopher Curtis, traduction par Josée Panet-Raymond

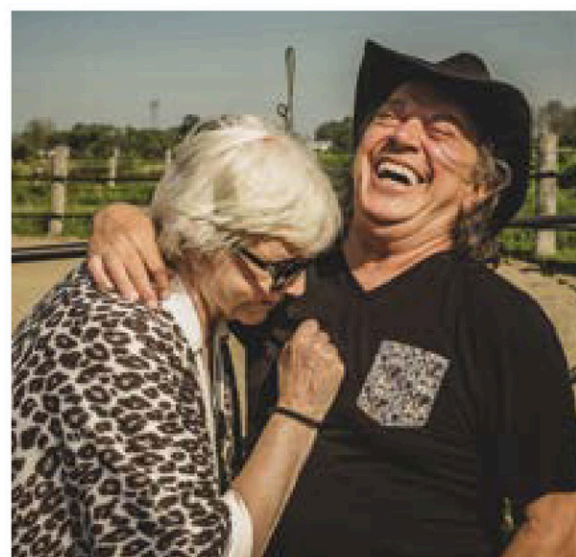


En quête de solutions pour  
**LES INUITS  
DE MILTON-PARC**

11

Forcés de se déplacer du square Cabot où ils avaient leurs quartiers, de nombreux Inuits en situation d'itinérance ont élu domicile à Milton-Parc où les conditions de vie sont aussi difficiles que la cohabitation avec les gens de la place. Le journaliste Christopher Curtis, primé pour ses reportages percutants, nous y donne un accès privilégié, lui qui connaît bien les Inuits et les intervenants qui les côtoient au quotidien. Voici leurs histoires et celles de ceux qui veulent leur venir en aide.

© PHOTOS CHRISTOPHER CURTIS



© DAVID HIMBERT

36

11



## Rond-point international

Traduction Alexandra Guellil

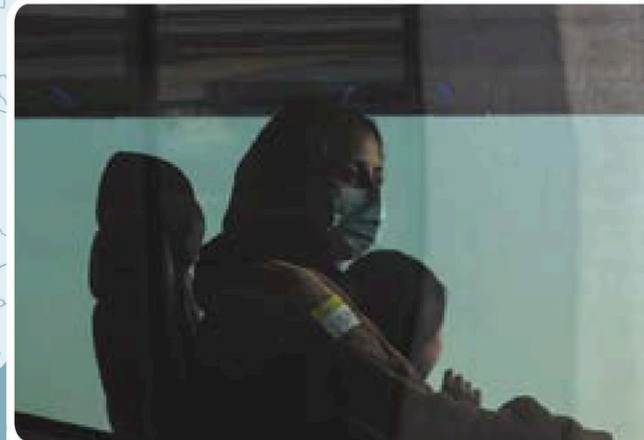
### ÉTATS-UNIS Délinquants sexuels en mal de logement

La carte ci-dessous, émise par le Tennessee Department of Corrections de la ville de Nashville, révèle les zones où les personnes inscrites au registre des délinquants sexuels peuvent se loger. Celles en rose clair leur sont interdites. Autant dire qu'ils n'ont pas l'embaras du choix. Au cours des deux prochaines années, tous les hommes, femmes et enfants qui se rendent au refuge Rescue Mission de Nashville devront rester dans le bâtiment de la rue Lafayette. Selon le décompte de l'organisation, une vingtaine de personnes devront partir. Ce sont celles qui sont inscrites au registre des délinquants sexuels. Selon les recherches dans ce même registre, l'état de Nashville compterait 1468 personnes qui y sont inscrites et qui n'auront nulle part où aller. Ceci en raison des lois qui empêchent des personnes inscrites à un tel registre de vivre ou travailler à moins de 300 mètres des écoles, garderies, parcs, terrains de jeux, piscines publiques, arcades et parcs d'attractions. S'il existe une courte liste d'hôtels et une poignée de maisons de transition qui respectent ces conditions, il faut aussi rappeler que ces personnes n'ont pas le droit de vivre dans un logement social ou subventionné et de bénéficier d'aide au logement. Avec la crise du logement qui sévit un peu partout dans les grandes agglomérations, certaines législations ne facilitent pas une réintégration dans la société. (The Contributor / INSP)



PHOTO COURTOISIE

L'itinéraire est membre du **International Network of Street Papers** (Réseau international des journaux de rue). Le Réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez [insp.ngo](http://insp.ngo).



© MICHAELA MCCOY

### AFGHANISTAN Où vont les Afghans?

Les images de milliers d'Afghans tentant désespérément de fuir leur pays à la suite du retrait précipité des troupes américaines ont provoqué un tollé international. Les Américains ont travaillé pour évacuer les militaires, citoyens de leur rang, mais aussi les Afghans qui pouvaient bénéficier d'un programme de protection pour les avoir aidés lorsqu'ils étaient sur place. L'Allemagne, la France, l'Italie et le Royaume-Uni font des efforts d'évacuation plus modestes pour leurs ressortissants. Le rythme de ces évacuations mal planifiées se déroule au milieu du chaos à Kaboul, où les foules sont confrontées à la violence des forces talibanes. Pour Shaharzak Akbar, à la tête de la Commission afghane indépendante des droits de l'homme, cette situation est le résultat d'une suite d'échecs, notamment avec la mise en sourdine du rôle joué par les Américains dans le processus de sélection des réfugiés. Au cours des trois premiers mois de cette année (2021), environ 7 000 Afghans ont obtenu un statut juridique permanent ou temporaire dans l'Union européenne. Force est de constater que la majorité des réfugiés afghans ne s'installent pas en Occident, mais plutôt au Pakistan, en Iran ou en Turquie qui reste, par ailleurs, le plus grand pays d'accueil de réfugiés au monde. Quel que soit l'endroit où ils se retrouvent, la grande majorité des Afghans resteront au pays. Leurs besoins humanitaires considérables, leurs défis économiques et politiques, leurs problèmes de sécurité et leur résistance aux talibans façonneront le prochain chapitre de l'histoire du pays. (The Conversation / INSP)

### La rentrée

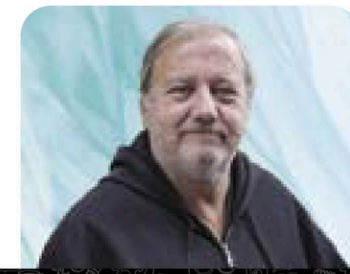
Au moment où vous lirez ces lignes, la rentrée scolaire sera déjà passée. L'école est un lieu très important pour le développement des jeunes. Il y a donc plusieurs enjeux qui y sont reliés.

Bien que l'école soit accessible à tous chez nous, la qualité de l'éducation ne l'est pas. On peut penser, par exemple, au classement des écoles, où celles qui occupent le premier rang sont souvent privées. On peut aussi penser au fait que les écoles demandent de plus en plus d'équipement, surtout en temps de COVID, où même les plus petits devaient être munis d'un ordinateur et le présentiel a été retardé. Cela rend une bonne éducation inaccessible à une grande partie des personnes qui ne peuvent pas se permettre de payer l'équipement nécessaire, en plus de devoir faire preuve d'une grande capacité d'adaptation.

Heureusement, à Montréal, il y a des subventions et des organismes qui aident les gens à faible revenu à se procurer du matériel scolaire. Par exemple, on peut penser à Jeunesse au soleil, la Fondation Maman Dion et le Regroupement Partage.

L'école est aussi un lieu idéal pour l'apprentissage de divers enjeux sociaux, comme la vie dans la rue. Par exemple, L'itinéraire donnait des conférences dans des écoles auparavant. Je sais que les étudiants ont été marqués par ces conférences, car l'année dernière, plusieurs de ces écoles ont demandé à leurs élèves d'écrire et de faire des dessins aux camelots pour le temps des Fêtes. J'ai reçu une carte d'une école d'Hochelega et ça m'a sincèrement touché. J'encourage les écoles à continuer d'inviter les camelots afin de permettre aux jeunes de démystifier l'itinérance et la réinsertion sociale.

Malgré les enjeux qui touchent nos écoles, espérons qu'elles continueront de former de nouvelles générations de citoyens à part entière.



**BENOÎT CHARTIER**  
CAMELOT MÉTRO HENRI-BOURASSA / MARCHÉ IGA  
PROMENADE ONTARIO

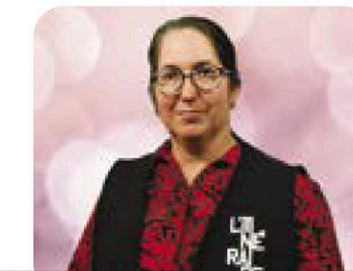
### Pas de sac?

Il y a une nouvelle mode en ce moment dans les épiceries. Quelques personnes vont acheter des aliments et s'en retournent pas de sac. Ils sortent avec leurs achats dans leurs mains! Je ne sais pas si c'est parce qu'ils ne veulent pas acheter de sac ou bien pour des raisons écologiques. Je n'ai pas fait d'enquête là-dessus, mais, personnellement, quand il y a plusieurs items, je ne trouve pas ça pratique.

Quand j'oublie mes sacs à la maison, ou que je me suis décidée tout d'un coup d'aller à l'épicerie, j'en achète. Une fois, j'ai essayé de transporter mes articles jusqu'à la caisse sans prendre un petit panier. Tout allait bien jusqu'à ce qu'un employé me salue gentiment. Soudainement, j'ai échappé mon pot de salsa. J'étais presque rendue à mon objectif! Le pot de verre s'est cassé. Je me suis sentie gênée. Je me suis excusée auprès du commis de l'épicerie. J'ai pris un panier et je suis allée chercher un autre pot. Mission accomplie, j'avais fait mes achats!

Pour moi, ce qui est encore mieux qu'un sac en plastique, c'est le sac à dos. J'ai les mains libres pour sortir ma passe d'autobus quand c'est le temps de le prendre. On peut s'en servir plus d'une fois... Bien sûr, le sac en plastique, acheté pour dépanner, peut être réutilisé lorsqu'on a une petite collection de choses à donner à un organisme ou à un magasin seconde main. Il peut aussi servir de sac de poubelle. Il est donc possible de l'utiliser plus d'une fois.

L'essentiel, sac ou pas de sac, c'est de prendre soin de la planète et de ne rien échapper. Chacun son style; chacun sa façon de faire.



**AGATHE MELANÇON**  
CAMELOT MÉTRO LIONEL-GROULX

### L'automne dans tes yeux d'enfant

L'automne assis sur un banc  
À sentir le vent  
Regarder les belles couleurs  
Sous tes yeux d'enfant

Rappelle-toi comme c'était amusant  
Il n'y avait pas de temps  
Dans un cœur d'enfant

On a perdu ce plaisir  
En quelques moments  
Avec le temps d'adulte

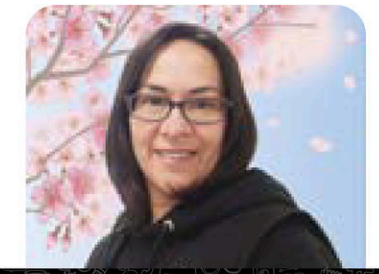
Pourtant c'est si plaisant  
Rappelle-toi  
Comment l'automne  
Était émerveillant

Il est à toi de te relancer  
Dans l'innocence  
De redevenir enfant  
Face à la vie

Arrête-toi par moments  
Pour voir le temps  
La merveille de la vie

Elle nous entoure  
Par sa belle nature  
Ses feuilles de couleurs  
Ses senteurs  
Sa pluie

C'est tellement relaxant  
Apprécie-la  
Apprécie-la dans ses couleurs  
Et ses beaux changements de saison.



**SYLVIE HOULE**  
CAMELOT MARCHÉ METRO CHAMBLY



ON REMPLIT VOTRE TASSE  
OÙ QUE VOUS SOYEZ

Partout au Québec, on livre gratuitement\*

CAFEBROSSARD.COM



CAFÉ  
**BROSSARD**<sup>MD</sup>

**TORRÉFIÉ À MONTRÉAL**  
514 321-4121 • 1 800 361-4121

\*La livraison gratuite s'applique pour les commandes de 10 livres de café et plus.



Par Christopher Curtis - Collaboration spéciale

Traduit de l'anglais par Josée Panet-Raymond

Photos Christopher Curtis

En quête de solutions pour

## LES INUITS DE MILTON-PARC

Forcés de se déplacer du square Cabot où ils avaient leurs quartiers, de nombreux Inuits en situation d'itinérance ont élu domicile à Milton-Parc où les conditions de vie sont aussi difficiles que la cohabitation avec les gens de la place. Le journaliste Christopher Curtis, primé pour ses reportages percutants, nous y donne un accès privilégié, lui qui connaît bien les Inuits et les intervenants qui les côtoient au quotidien. Voici leurs histoires et celles de ceux qui veulent leur venir en aide.





« C'est une bonne place pour des deuxièmes chances »

Pierre Parent prononce ces paroles comme un mantra.

Alors qu'on se trouvait en plein cœur de Milton-Parc, ce n'était pas clair s'il me parlait de sa propre rédemption ou de sa volonté qu'elle se manifeste ici. D'une façon ou d'une autre, ça prend un optimisme hors du commun pour avoir ne serait-ce qu'un semblant d'espoir dans ce quartier du centre-ville.

On pourrait dire que Milton-Parc est un microcosme de tout ce qui est brisé dans ce pays. Des Inuits qui se relaient pour dormir sur le trottoir, accotés sur une grande clôture installée autour d'un terrain vague pour les empêcher de s'y établir. À un demi-coin de rue au nord, c'est là qu'on a retrouvé Raphaël André, mort de froid dans une toilette chimique, l'hiver dernier. André a été contraint de passer la nuit dehors parce qu'une éclosion de COVID-19 a forcé la fermeture du refuge d'urgence qui l'avait jusque-là accueilli.

Quant à eux, les travailleurs de rue sont épuisés par le nombre impressionnant de nouveaux visages qu'ils voient chaque semaine, les dernières victimes de l'épidémie de pauvreté qui s'est emparée de Montréal depuis l'arrivée du coronavirus l'an dernier. Puis les commerçants et les groupes de citoyens font de plus en plus pression sur la police pour qu'elle « fasse quelque chose » au sujet des sans-abri de Milton-Parc.

Pierre Parent, travailleur de rue, qui vient du territoire cri de la Baie-James.

Pour un pessimiste, la situation pourrait sembler désespérée. Mais Parent en sait long sur les secondes chances. Il est en train de réaliser la sienne.

« Ma première nuit en prison, je m'apprêtais à me suicider », dit Parent, qui vient du territoire cri de la Baie-James. Quand tu entres dans ta cellule et que la porte se ferme derrière toi, ça fait beaucoup à assimiler. Tout ce que tu entends c'est le bourdonnement des néons et tu te mets à te demander si tu mérites encore d'être en vie. »

« Mais c'est là que j'ai eu ce moment de grâce, cette chance de m'abandonner à une puissance supérieure et de devenir sobre. La plus importante chance de ma vie m'est venue derrière les barreaux. Des aînés autochtones m'ont pris sous leurs ailes et m'ont remis sur le droit chemin. »

« Je marche avec un but maintenant. »

C'est ce que voient les gens sur le beat de Parent lorsqu'ils le croisent tous les jours. Ils ne voient pas un tueur, un ex-détenu. Ils ne voient pas un homme qui a tout perdu à cause d'une dépendance à la coke pendant des décennies. Ils voient Pierre, quelqu'un qui se bat pour les aider à se remettre sur pied.

### Quand Kitty est morte

La seule mention du nom de Kitty Kakkinerik a fait couler de grosses larmes sur les joues d'Ella.

« C'était ma cousine, dit Ella. Elle me manque tous les jours. Ça fait un an, presque exactement qu'elle nous a quittés. »

Kakkinerik fuyait un conjoint violent, un soir de l'été dernier lorsque, dans un élan de panique, elle a couru sur l'avenue du Parc sans regarder où elle allait. Des sources proches d'elle décrivent la scène avec des détails qui donnent froid dans le dos: le crissement des pneus sur le pavé, les cris des témoins et la façon dont leur état de choc semblait resté figé dans cette nuit suffocante d'août.

J'ai été complètement sidéré quand j'ai appris la nouvelle.

On s'était rencontrés environ 18 mois avant qu'elle meure. Lucassie, le frère de Kitty, avait disparu dans la brume et elle avait besoin d'aide pour le retrouver. Quand tu couvres la question de l'itinérance et des sans-abri, tu deviens quasiment insensible aux horreurs quotidiennes de la vie en marge de la société. Mais il y avait quelque chose dans la sincérité de Kitty qui m'a poussé à agir.

« C'est lui, dit-elle en pointant une photo de Lucassie avec deux de ses amis. S'il-te-plaît, s'il-te-plaît, s'il-te-plaît. Aide-moi à le trouver. Je ne peux pas vivre sans lui! »

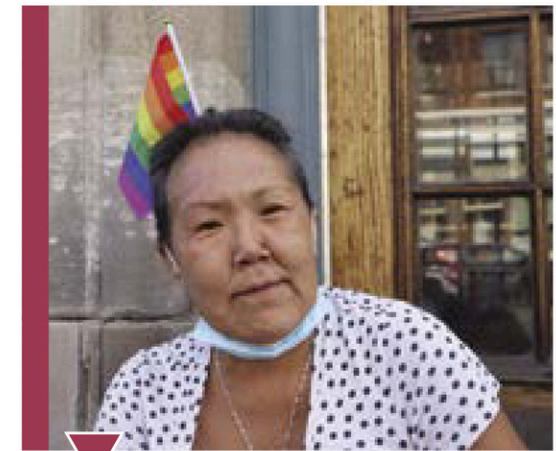
La dernière fois qu'il a été vu, Lucassie s'était enroulé dans des couvertures et s'était endormi dans une ruelle de l'avenue du Parc. Dans la rue, les gens dorment souvent à deux pour éviter d'être volés ou attaqués. Quand le compagnon de Lucassie s'est réveillé par cette froide nuit de février, il ne l'a pas trouvé. Ses couvertures étaient toujours là, son sac d'école aussi, mais pas de Lucassie.

Ça ne lui ressemblait pas de ne pas donner de nouvelles, ou du moins de faire signe que tout allait bien. Mais le silence a duré des jours et Kitty a eu extrêmement peur. Elle a donc parcouru le quartier avec une photo de son frère à la main, suppliant les étrangers de regarder à nouveau, implorant quiconque de partager la photo sur les médias sociaux et de faire passer le mot.

Lorsque nous nous sommes rencontrés, grâce à un contact dans un refuge avoisinant, Kitty était debout depuis plus de 24 heures. Elle avait les yeux bouffis et rouges à force de pleurer. Je me suis empressé de publier un reportage, j'ai appelé un contact à la police locale et j'ai partagé la photo aussi largement que possible.

En l'espace d'une journée, Lucassie est tout bonnement revenu à Milton-Parc, inconscient de la panique qu'il avait provoquée. Kitty a pleuré des larmes de joie ce jour de février. C'est ça Kitty; une femme au grand cœur et aux câlins si accueillants qu'on se sent chez soi dans ses bras. De temps en temps, je la croisais et elle avait toujours une blague à raconter ou un sourire à partager.

J'aimerais dire que l'histoire s'arrête ici...



Ella pleure encore sa cousine, tuée l'été dernier sur l'avenue du Parc.

### La vie dans le Nord

Kitty, Lucassie et leur sœur Charlotte sont toutes trois venues à Montréal de Quaqaq, un village de pêcheurs situé dans les fjords de la baie d'Ungava. De tous les facteurs qui poussent les gens vers le Sud, le manque d'accès à un logement abordable est probablement le plus décourageant.

Plus de 12 000 personnes vivent dans les 14 villages inuits qui parsèment la côte du Grand Nord québécois, où une population en croissance rapide a épuisé le peu de logements existant dans la région. Deux sources de la société Makivik, propriété des Inuits, estiment qu'il faudrait construire entre 500 et 800 nouvelles maisons pour atténuer la crise.

« Dans l'état actuel des choses, vous avez trois générations d'une famille sous le même toit, pas de vie privée, pas d'intimité et un sentiment constant de tension parce que vous êtes toujours dans la bulle de quelqu'un d'autre », a déclaré une source, qui n'est pas autorisée à parler aux médias. « Les gens viennent en ville juste pour s'éloigner de ça, pour faire une pause de tout ce stress. Mais ce n'est pas toujours si accueillant que ça une fois que vous êtes ici. »



Quaqaq au Nunavik.

### Pas que dans la rue

Il y a environ 2 000 Inuits du Nunavik qui vivent à Montréal. La plupart viennent ici pour aller à l'école, pour travailler, commencer une nouvelle vie ou pour recevoir des traitements médicaux complexes qui ne sont pas disponibles dans l'un des deux villages du Nunavik qui ont des hôpitaux. Il y a des pilotes qui vivent dans le Sud, des infirmières en formation et des centaines d'étudiants au cégep ou à l'université. Il y a actuellement plus d'étudiants inscrits à l'enseignement postsecondaire qu'à n'importe quel moment de l'histoire du Nunavik.

Certaines, comme Elisapie Isaac, de Salluit, ou Beatrice Deer, de Quaqtaq, sont devenues des incontournables de la scène culturelle. La musique d'Elisapie Isaac lui a valu une présence sur l'un des talk-show les plus regardés au Québec, *Tout le monde en parle*. Beatrice Deer a fait de l'effet, il y a quelques années lorsqu'elle a combiné le chant de gorge inuit avec de la musique indie. Elle affirme avec humour qu'elle a inventé un nouveau genre musical appelé l'« Inuindie ».



© RENAUD PHILIPPE | FLICKR

Elisapie Isaac.

### Échouer à Milton-Parc

Mais il y a ceux et celles qui ont du mal à faire la transition vers le Sud. Pour les Inuits en situation de vulnérabilité, Milton-Parc est devenu une destination privilégiée. Pendant des années, la Mission St Michael, située à quelques pâtés de maisons au sud-ouest de la rue Milton a longtemps été une source fiable de repas chauds et de conversations conviviales. Mais lorsque l'église Notre-Dame de la Salette a accueilli le centre de jour La porte ouverte dans son sous-sol en 2018, ça a marqué l'arrivée d'un nouveau refuge sensible à la culture autochtone, qui travaillerait en étroite collaboration avec Makivik, le Foyer pour femmes autochtones de Montréal et Projet Autochtones du Québec.

Tout cela a également suscité une réaction négative de la part des résidents et des commerçants qui craignaient une augmentation du nombre de sans-abri vivant parmi eux.

« La tension a été immédiate et troublante, a déclaré un riverain, qui n'a pas voulu être nommé par crainte d'être ostracisé par ses voisins. Les gens qui se targuaient d'aider les pauvres commençaient à dire des choses assez scandaleuses sur les Inuits. Ça fait ressortir le meilleur chez certains d'entre nous, mais a aussi réveillé quelque chose de sombre parmi nos voisins. »

Des gens ont contesté l'arrivée d'un nouveau refuge lors des réunions du conseil municipal, ils ont constamment appelé la police et certains ont même pris des mesures encore plus audacieuses. Le propriétaire d'un terrain vacant à l'angle de la rue Milton et de l'avenue du Parc a érigé une clôture en acier pour empêcher les gens d'y camper. C'est à peu près à ce moment-là, lorsque la douzaine de personnes qui dormaient dans le lot ont été repoussées sur le trottoir, que Kitty est morte.

« C'est déshumanisant. C'est quelqu'un qui envoie le plus cruel des messages sans avoir à prononcer un seul mot », a déclaré le travailleur de rue Pierre Parent. Et ça rend le quartier franchement plus dangereux pour les gens qui dorment dans la rue et même pour ceux qui ne veulent pas d'eux ici. »



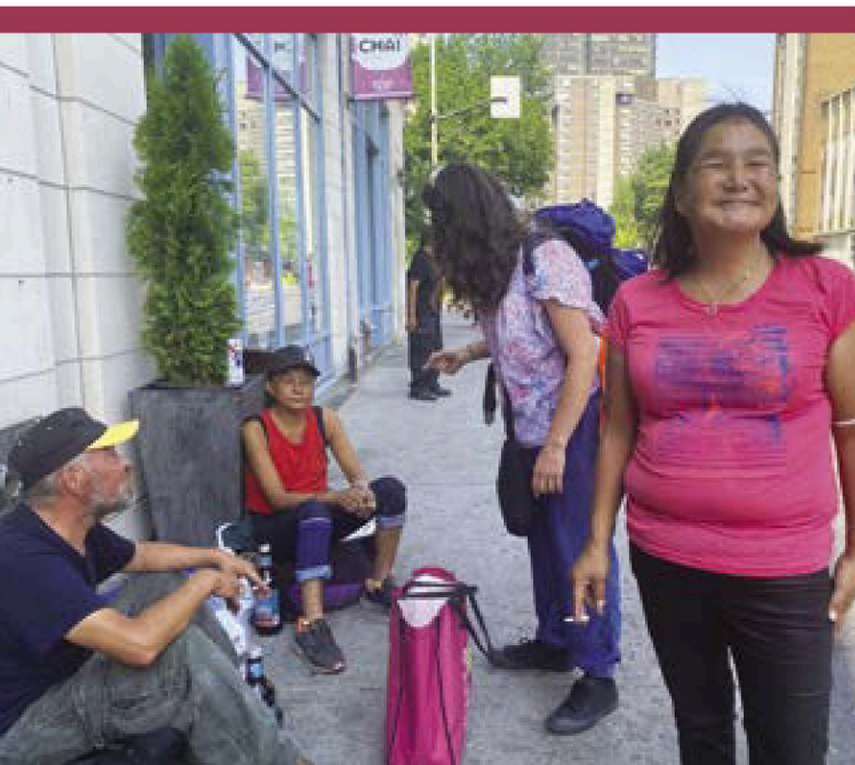
### Au coeur de la communauté

La Ville a demandé à plusieurs reprises au propriétaire du terrain vacant d'enlever la clôture. Plutôt, il en a érigé une deuxième pour renforcer la première. Dans un excès de colère, des sans-abri du coin ont lancé des bouteilles et autres débris sur le lot, éparpillant du verre brisé sur le trottoir. D'autres ont adopté une approche moins conflictuelle en accrochant des fleurs séchées et des objets d'art à la grille métallique. Le nom de Kitty est fixé sur la clôture près d'un panneau fabriqué en l'honneur de Dinah Matte, une Inuite qui a été tuée dans un délit de fuite deux semaines avant la mort de Kitty.

Un fanion en tissu avec le mot « *Alright* » griffonné dessus ballotte dans le vent, comme pour offrir un moment de répit dans cet endroit difficile.

« Ce que les gens doivent réaliser, c'est que nous voyons des familles entières ensemble dans la rue, dit Nathalie Goulet, conseillère de la Ville de Montréal, responsable de la diversité et de l'inclusion. Il s'agit d'une communauté. Alors quand il y a une tragédie, ça frappe le cœur de la communauté. Mais il ne faudrait pas voir ça comme une tragédie ou quelque chose d'inévitable, c'est plutôt une crise de santé publique et on peut la résoudre avec suffisamment de ressources.

« On doit trouver une solution, un moyen d'équilibrer les besoins des commerçants et résidents avec ceux des gens de la rue. Mais lorsque vous contactez le propriétaire du terrain vacant pour lui demander de démanteler sa clôture et qu'il ne vous répond même pas, alors là, il n'y a pas d'équilibre. »





Saila Noah, sculpteur inuit.

## Coincé entre deux mondes

**Saila Noah est venu à Montréal il y a 15 ans pour faire sa place en tant qu'artiste.**

Noah est un sculpteur sur pierre aux yeux perçants et aux avant-bras musclés, fruit d'une vie passée à ciseler, scier et polir la pierre à savon. Ses sculptures sont de petits témoins de la vie inuite, figés dans le temps : un chasseur qui s'approche d'un morse, un ours polaire, un hibou, ou à peu près tout ce que son esprit peut imaginer.

« Avant, j'envoyais mes œuvres d'art ici, par l'intermédiaire de Baffin Inuit Art. Ils me les achetaient, les revendaient et faisaient pas mal plus d'argent que moi sur chaque vente, affirme Noah. Alors je m'en suis venu ici dans l'espoir d'améliorer ma situation. »

Même avec son talent et sa capacité d'adaptation considérables, son arrivée à Montréal marque le début d'une expérience profondément déstabilisante pour Noah.

« Le choc culturel est écrasant, dit-il. Tout est différent ici, dans le Sud. Ça vous fesse dedans. La cohue, le bruit, ça me donne le mal du pays comme vous ne pouvez pas imaginer. Les gens, la terre, les animaux me manquent, la sensation de fraîcheur de chaque inspiration d'air, tout de là-haut me manque. »

On vit de ce qu'on capture sur la terre et dans la mer ; baleines, phoques et caribous, omble de l'arctique et huîtres. On appelle ça la nourriture du pays et j'en ai toujours envie. Je ne suis pas un chasseur professionnel, mais je m'ennuie de ces choses dans ma vie. Par contre, retourner là-bas me coûterait un bras, alors je suis en quelque sorte coincé entre deux mondes. »

Il n'est pas difficile de comprendre combien une telle douleur peut conduire quelqu'un sur un chemin sombre. Peu après son arrivée dans le Sud, Noah a fini par dormir dans la rue. Il dit que ça l'a endurci d'une manière qu'il n'aurait jamais pensé. Mais les choses vont mieux maintenant, il est allé chercher de l'aide et s'est appuyé sur son art pour trouver du réconfort.

## Créer des ponts

Par un samedi après-midi chaud et humide, le mois dernier, Noah a donné un atelier de sculpture dans un groupe communautaire qui crée des ponts entre les résidents de Milton-Parc – ceux qui vivent dans des maisons de ville – et ceux qui vivent dans la rue. Il était trempé de sueur et ses mains étaient recouvertes de poussière de pierre, mais il était tout sourire en voyant ses élèves non autochtones se plonger dans le travail.

Il a brandi un ours polaire qu'une des élèves, Cara, avait sculpté et ciselé.

« Pas mal du tout, dit-il. J'aime faire ça, transmettre mes connaissances et travailler avec des gens qui veulent apprendre. Ce n'est pas facile de percer sur la scène artistique, mais il y a tant de choses qui se passent ici. Le monde explore différents médiums et idées, je suis chanceux d'en faire partie. »

## Travail de rue

À quelques coins de rues au sud, sur la rue Milton, Pierre Parent a passé l'après-midi à nettoyer les trottoirs devant les commerces avec l'aide des Inuits de la place. Il les paie en argent comptant à la fin de chaque journée de travail et parfois ils mangent de la nourriture du pays ensemble.

« Ça nous donne un sentiment d'appartenance à cet endroit, un sentiment que nous pouvons faire partie de la solution, que nous pouvons être responsables de notre communauté aussi, indique Parent. Ce n'est pas de la charité, c'est un travail honnête pour un salaire honnête. »

Bien sûr, le travail ne se limite pas au nettoyage, il permet à Parent de tisser des relations avec des personnes qui avaient auparavant tout abandonné.

« Peut-être qu'une journée t'es en train de soigner une gueule de bois en gagnant quelques piasses à nettoyer la rue et peut-être que le lendemain, t'es prêt à entrer en désintox, évoque Parent. Pour bon nombre de ces gens, la minute que le gouvernement s'est mis à intervenir dans leur vie, ça c'est mal passé. Vous avez de la police qui les réprime, une protection de la jeunesse qui les punit, un système de justice pénale qui les entrepose, et très vite, vous avez l'impression que le monde entier est contre vous. »

Parent fait partie du Projet de travailleurs de rue autochtones, une initiative du Réseau de la communauté autochtone de Montréal, qui contribue à assurer la sécurité des personnes dans les rues.

D'autres services ont commencé à voir le jour en réponse à la pandémie qui a poussé des centaines de personnes supplémentaires vers l'itinérance. La Ville de Montréal a doublé son financement à La porte ouverte pour permettre à l'organisme de rester ouvert 24 sur 24. Des travailleurs ont également installé un abreuvoir et une toilette portable sur la rue Milton.

Mais la situation demeure désespérée. Parce que, dans une certaine mesure, la Ville est prise à composer avec les symptômes d'un problème beaucoup plus grand : la crise du logement dans le Nord, la violence du colonialisme transmise de génération en génération et le racisme systémique qui conduit à une surreprésentation massive des Autochtones en situation d'itinérance.

Bien que les Autochtones représentent moins de 1% de la population de Montréal, 10% des sans-abri de la ville sont autochtones.

## Un problème profondément enraciné

La gravité de la situation a surgi l'hiver dernier lorsque Raphaël André a été retrouvé mort gelé dans une toilette portable près de l'avenue du Parc. André, un Innu, était un habitué de La porte ouverte et y aurait normalement passé la nuit, mais une éclosion de COVID-19 a forcé la fermeture du refuge.

Face aux débordements des refuges de nuit à Montréal, des membres de la nation mohawk de Kahnawake ont travaillé avec des chefs innus et le Foyer pour femmes autochtones pour construire une halte chaleur de nuit afin que d'autres ne subissent pas le même sort que Raphaël André. Le succès a été tel qu'aujourd'hui encore – cinq mois après la dernière chute de neige – l'abri de réchauffement est toujours là.

Il a été converti en un centre de ressources qui offre de la nourriture et un endroit sécuritaire à plus de 100 personnes, à la limite ouest du centre-ville. Ce centre et le refuge La porte ouverte s'adressent principalement à la population autochtone sans-abri de la ville.

Ce que nous voyons dans les rues est le produit de crises qui remontent à plusieurs générations. C'est le résultat de traités non respectés, le vol de terres et de l'enlèvement forcé de centaines de milliers d'enfants autochtones de leur famille – un processus qui a commencé avec les pensionnats, a évolué vers la rafle des années 60 et se poursuit aujourd'hui avec un système de protection de la jeunesse qui sépare des milliers de familles chaque année.

« Je regarde Milton-Parc et je pense : ceci est un reflet de notre société, a déclaré Marc Miller, ministre fédéral des Services aux Autochtones. Les gens doivent réaliser que ce que nous voyons dans les rues est le résultat des abus dans les pensionnats autochtones et la façon dont ces gens ont été traités misérablement par nos gouvernements. Et ils doivent aussi réaliser que la solution n'est pas de diaboliser ou de pointer du doigt. Nous devons agir. »

« Nous essayons, mais nous n'en avons pas fait assez. Que ce soit de l'argent pour le logement, de l'argent pour des travailleurs sociaux ou pour des mécanismes de réduction des méfaits, qui sont en nombre insuffisant partout au pays. Nous finançons ces initiatives de même que des refuges comme La porte ouverte et Résilience Montréal, mais c'est un problème profondément enraciné. »



## Prévalence d'agressions alarmantes

Ç'a pris tout ce qu'elle avait de détermination pour que Mary\* identifie son agresseur.

Elle était partie de son village du Nunavik pour un rendez-vous chez le médecin dans le Sud et s'est retrouvée dans les rues de Milton-Parc pendant quelques nuits, au lieu de dépenser de l'argent pour un hôtel.

Bien qu'elle n'avait que 25 ans à l'époque, Mary savait comment prendre soin d'elle. Elle était intelligente, débrouillarde et faisait preuve de qualités de leadership qui ont amené ses camarades de classe à l'élire comme représentante d'un forum politique dans une université de la région de Montréal.

Mais cette nuit-là, elle n'a pas pu faire grand-chose pour se protéger d'un homme connu pour s'en prendre aux femmes vulnérables. Alors qu'elle dormait dans une ruelle près de l'avenue du Parc, le prédateur a essayé de l'agresser.

Mary s'est défendue en lui donnant des coups de poing et de pied jusqu'à ce qu'elle se libère. Il l'a frappée tellement fort qu'elle a craché du sang pendant des jours. Elle a tout de même échappé à l'agression et l'a racontée à un travailleur de rue le lendemain.

Le travailleur de rue a appelé le 911, et quand les policiers sont arrivés, ils étaient empathiques, ils l'ont écoutée et ils ont même réussi à trouver l'agresseur. Ils lui ont passé les menottes et l'ont placé à l'arrière de leur auto-patrouille.

Il s'avère que l'assaillant a été libéré de la voiture à quelques coins de rue plus loin. Quand il a retrouvé Mary le lendemain matin, il a menacé de la poignarder.

C'est là que je m'en suis mêlé. Un travailleur de rue s'est senti trahi par la police et a fait appel à moi. Il m'a mis en contact avec Mary et je me souviens que sa voix tremblait lorsqu'elle a tenté de me raconter ce qu'il lui était arrivé.

Et pour aggraver les choses, elle était enceinte. Elle craignait que si elle allait à l'hôpital, quelqu'un la dénoncerait à la protection de la jeunesse. Nous avons publié un article sur l'agression dans *The Montreal Gazette*, et quelques jours plus tard, des détectives ont commencé à rédiger les documents nécessaires pour obtenir un mandat d'arrêt contre l'agresseur.

Après la publication du reportage, Marc Miller m'a appelé et m'a demandé de lui raconter ce qui s'était passé, étape par étape.

«Selon ce dont je me souviens, c'était l'un des nombreux incidents violents contre des femmes autochtones à Montréal, relate Miller, dont la circonscription de Ville-Marie-Le Sud-Ouest-Île-des-Sœurs chevauche Milton-Parc. Il y avait également une augmentation de prédation dans le commerce du sexe. Et ça m'a tracassé pendant un bon moment. Il fallait une meilleure approche de la part de la police et des autres citoyens.»

«Il y a eu des réunions, la Ville et la police y étaient et on a reconnu que les choses devaient s'améliorer drastiquement. Mais tout ça n'est qu'une partie d'un problème beaucoup plus grand.» La prévalence d'agressions sexuelles contre les femmes autochtones dans les rues de Montréal est alarmante. Elle a tellement empiré, qu'en 2017, La porte ouverte s'est mis à recenser les agressions. Sur les 19 que leur équipe a signalées à la police cette année-là, seule une a mené à une arrestation.

David Chapman, qui dirigeait le refuge à cette époque, a raconté le peu de confiance que les survivantes de ces agressions avaient envers la police.

«Je me souviens qu'une femme s'est approchée d'un gars et lui a foutu son poing au visage. Elle l'a frappé comme ça, sans crier gare, m'a relaté Chapman. Il lui a crié, "mais pourquoi tu m'as fait ça?" Elle lui a répondu que c'était parce qu'il l'avait violée la nuit précédente. Et ce coup de poing au visage pourrait bien être la seule justice qu'elle obtiendra jamais.»

\* Nom d'emprunt



Sophie Hart, fondatrice de Meals for Milton-Park avec une amie.

Sophie Hart n'avait jamais vu l'itinérance d'une telle ampleur avant de déménager de sa banlieue torontoise à Montréal.

Elle voulait un endroit proche de l'Université McGill, mais pas directement sur le campus, un endroit où elle pourrait concilier ses études avec la vie trépidante dans la capitale canadienne du plaisir pendant quelques années. Elle s'est donc installée dans Milton-Parc, un ensemble pittoresque de boutiques, d'immeubles d'habitation et de maisons de ville à quelques coins de rue du campus.

Tandis que beaucoup de ses camarades de classe plongeaient dans leur travaux ou dans les réputés partys universitaires, Sophie Hart a ressenti un malaise grandissant lorsqu'elle voyait ce qui se passait au quotidien dans les rues. Alors elle a décidé de faire quelque chose.

«Je me souciais des questions autochtones. Je me suis inscrite à une mineure en études autochtones, mais j'avais l'impression d'ignorer la communauté qui vivait juste sous mon nez, explique Hart, étudiante en histoire de l'art à McGill. Je me considérais comme une alliée, comme quelqu'un qui travaillait à la réconciliation, mais tous les jours, je croisais sur mon chemin une communauté en grande difficulté.»

Avant le début de la pandémie, La porte ouverte était fermé la fin de semaine et après 17 h, ce qui privait les plus vulnérables du quartier d'une source fiable de nourriture.

«J'ai vu qu'il y avait une lacune dans les services, et comme j'adore cuisiner, la solution était simple à mes yeux, dit Hart. C'est comme ça qu'est né Meals for Milton-Park. L'idée était de rassembler les gens autour d'un repas. Je ne rencontrais pas les gens de la rue comme des clients ou des usagers d'un service, mais plutôt comme des voisins.»

Ce qui a débuté dans la cuisine de l'appartement d'une étudiante de McGill s'est transformé en mouvement. Au cours de l'année suivant son lancement, Meals for Milton-Park a livré 3 000 repas à la population vulnérable, a redistribué 15 000 \$ aux Autochtones de Montréal et a aidé à tisser des relations au-delà des clivages culturels.

«Les sans-abri de ma rue me donnent souvent de leurs nouvelles, du genre, "Oh, ma mère vient de sortir de l'hôpital" ou "Ma soeur va avoir un bébé". Tu vois, ce n'est pas qu'une litanie sans fin de misère, indique-t-elle. Ce n'est pas seulement des histoires tristes de comment ils ont abouti dans la rue. On peut se rapprocher en parlant des joies qu'ils éprouvent. Et ils me taquinaient aussi, ce que je vois comme un signe que nous sommes proches.»

«Il y a tellement d'humour dans ces rues, des choses qui ne sont jamais publiées dans les journaux. Ça c'est parce qu'il y a cette vision paternaliste de gens qui ne sont pas capables de prendre soin d'eux-mêmes. Mais en réalité, ils sont des survivants d'une vie que nous ne pourrions jamais imaginer.»

C'est Sophie Hart qui m'a présenté Pierre Parent, et quand j'ai parlé d'elle au travailleur de rue cri, il a affiché un grand sourire.

«Elle est pas mal unique, celle-là, a affirmé Parent. Talk about someone who gives a shit. Quelqu'un qui se soucie des autres. C'est ça Sophie Hart. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme elle.»



C'était encore un autre après-midi de chaleur accablante lorsque Pierre Parent est descendu de l'autobus 80 sur l'avenue du Parc.

«Le travail est vraiment sur le pavé, dit-il. Notre job consiste essentiellement à apporter des premiers soins physiques et émotionnels dans la rue. On commence toujours par regarder ce qu'on peut faire, comme arrêter une bagarre ou empêcher quelqu'un de se blesser, par exemple.

«Une grande partie de notre boulot est de créer des ponts avec les commerçants qui veulent bien nous parler. Essayer de calmer le jeu, apaiser les tensions et s'assurer que les gens n'appellent pas les flics à moins que ce soit vraiment en tout dernier recours.»

La veille de notre rencontre, Parent et des sans-abri vivant sur l'avenue du Parc se sont retrouvés au même concert en soirée. «C'était un show gratuit donné par le groupe autochtone Twin Flames, à la Place des Festivals, et pendant un moment, il n'y a pas eu de clivage entre clients et travailleur de rue, entre ceux qui sont en rétablissement et ceux qui sont encore aux prises avec la dépendance.

«On dansait tous ensemble et on ne faisait qu'un, indique Parent. Parfois tu vis de ces moments que tu voudrais juste figer dans le temps. Et c'en était un. C'était vraiment beau.»

Parent s'est dirigé vers un groupe de clients qui étaient accotés sur la clôture d'acier. Les gens pressés de se rendre au travail passaient devant eux en évitant le contact visuel, en prenant soin de les contourner comme s'ils voulaient les faire disparaître. Une des collègues de Parent a distribué des Mr. Freeze pour aider tout le monde à s'hydrater. Pascha en prend et les enroule autour de son cou pour se rafraîchir.

«Ce gars-là est ben correct, je suppose, dit-elle pour taquiner Parent. Je blague Pierre, on t'aime bien. Je suppose.»



Pour Parent, c'est sa seconde chance. Dans une autre vie, il était un toxicomane, un vendeur de drogue et un paria de la société, condamné pour le meurtre de sa marraine de 87 ans dans Narcotique Anonyme. Lorsque j'ai consulté les articles de presse sur le meurtre, il était difficile de concilier cet homme doux avec la brutalité de son crime.

On n'en a pas parlé, lui et moi. Mais dans un document Word qu'il m'a envoyé, Parent écrit longuement de sa décennie derrière les barreaux et du crime qui l'y a conduit. Il avait essayé d'escroquer de l'argent à sa victime. Elle s'est mise à hurler, il lui a recouvert la bouche et elle est tombée raide morte. Depuis, il vit chaque jour avec sa mort sur la conscience.

Mais ce n'est pas là que se termine son histoire. Après notre rencontre, Parent a sauté dans un bus pour aller rencontrer son agent de libération conditionnelle afin d'obtenir la permission de rendre visite à sa mère en Ontario. Le père de Parent est décédé quand il était en dedans et ce serait pour lui une chance de réparer de vieilles blessures.

«J'ai eu ma seconde chance par la grâce d'une puissance supérieure, laisse-t-il entendre. Certaines personnes appellent ça Dieu ou une intervention divine. Moi, je suis juste reconnaissant d'avoir cette occasion d'arranger les choses. Je ne pourrai jamais défaire ce que j'ai fait. Mais ma vie peut avoir un sens.

«Je peux marcher avec un but.»



**Christopher Curtis** est un journaliste indépendant, récipiendaire de prix prestigieux et cofondateur de *The Rover*, un bulletin d'information consacré à la couverture des communautés marginalisées, notamment autochtones. Son travail a été publié dans *The Gazette* de Montréal, à Radio-Canada et dans *The Independent* et sur *Ricochet*.

# Adepte de country ?

Le country ne fait pas l'unanimité parmi nos camelots. Aucun juste milieu pour ce genre musical, popularisé dans les années 50, boudé avec l'essor du rock'n'roll, mais aujourd'hui bien établi dans le folklore québécois. Reste que si cette musique dont les ballades aiguës et nasillardes de nos voisins du Sud sont encore la référence des moins initiés, elle résiste au temps qui passe et en fait danser plus d'un aujourd'hui encore.

## Ça dépend lequel...

Pour moi, Y'a trois sortes de country : le classique, le rock, et celui qui est en anglais. J'écoute surtout du country québécois : Patrick Norman... J'ai jamais eu la chance d'aller à un festival country, mais j'écoute cette musique depuis ma venue au monde. Ma mère adorait le country. Il y a Paul Daraïche aussi que j'adore. Deux tonnes particulièrement : *Perce les nuages* et *Stewball*.

**MARIO ST-DENIS**  
CAMELOT MÉTRO MCGILL

## Brise-cœur!

Le country, je n'aime pas ça! Je trouve que c'est juste des tonnes et des histoires brise-cœur. Ce n'est pas mon *beat* non plus. Je suis plus dans le rock avec des rythmes qui bougent vite. Moi, j'ai grandi avec de la pop qui jouait à la radio et avec le rock qu'écoutait mon père. Ça vient chercher mon âme! C'est sûr qu'un jour, j'aimerais aller voir le Festival Western de Saint-Tite, mais en même temps j'ai peur des chevaux, alors...

**LYNN CHAMPAGNE**  
CAMELOT ONTARIO EST / CUVILLIER

## J'aime tout du western

J'aime la musique country. J'en écoute par des émissions musicales à la télé. J'aime tout de cette musique, sans préférence. Déjà jeune, j'en écoutais. J'ai même été dans des bars western quand je restais sur la Rive-Sud. Il y avait de la danse en ligne. Je ne suis pas bonne là-dedans, mais j'aimais bien regarder.

**FRANCE LAPOINTE**  
CAMELOT MONT-ROYAL / MENTANA

## Dans la tête des camelots

## Née avec

J'adore le country, je suis née avec. Mon père vient des Îles-de-la-Madeleine et le monde là-bas en écoute beaucoup. Je suis déjà allée dans des festivals country. C'est merveilleux! La danse en ligne, les chanteurs, les jeux... l'ambiance est très bonne! Celui que j'aimerais faire, si j'avais de l'argent, c'est Saint-Tite. Ça doit être super!

**MÉLANIE NOËL**  
CAMELOT MÉTRO ANGRIGNON

## Opéra ou country ?

Je déteste le country. C'est pas ma tasse de thé, comme on dit. Je suis plutôt rock des années 60, Led Zeppelin, Rolling Stones... Je sais que c'est entraînant, et que le monde aime ça. Mais j'aime ben des affaires avant le country; comme le classique. Par contre, si tu me demandes de choisir entre opéra et country, je choisis le country.

**CHRISTIAN TARTE**  
CAMELOT PJC BEAUBIEN / 28<sup>e</sup> AVENUE

## Mauvais souvenir

Le country, c'est vraiment du plaisir. Le premier festival du genre que j'ai fait, j'avais 16 ans et je vivais en Abitibi. Là-bas, quel que soit le festival, tout le monde y va parce que c'est vraiment tranquille en temps normal. J'avais adoré! Mais je n'en écoute pas beaucoup, à part Shania Twain. Le western par contre, je ne suis pas capable! Parce que quand mon père prenait une brosse avec ses amis à la maison, alors que j'avais l'école le lendemain, ils chantaient du western tellement fort que je ne pouvais pas dormir.

**JEAN-PAUL LABEL**  
CAMELOT ÉMERY / SAINT-DENIS

## Boxcar Willie

Un ami, aujourd'hui décédé, m'a fait découvrir, il y a plus de 20 ans Boxcar Willie. Il avait une cassette de lui. Je n'ai jamais été un fan de country, mais lui, je l'ai bien aimé parce que toutes ses chansons ont un rapport avec les trains. Il parlait de l'époque où les gens sautaient dans les trains en marche... Pour moi, il doit être né dans un wagon.

**JAMES RICE**  
CAMELOT VIGER / DE LORIMIER

Par Alexandra Guellil

Journaliste-responsable des dossiers société

© Bruno Kelzer | Unsplash

# LA DPJ D'APRÈS GRANBY

Chaque fois qu'il est question de la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ), c'est pour souligner ses lacunes. Après la mort d'une fillette de 7 ans à Granby au printemps dernier, le rapport de la commission Laurent a esquissé le portrait d'un système qui « a failli à protéger adéquatement tous les enfants du Québec ». D'ailleurs, le nombre important de signalements effectués à la DPJ est pour beaucoup la preuve d'« un échec collectif » dans l'accompagnement et le soutien des familles en détresse.

Toutes les personnes rencontrées sur le terrain, intervenants ou avocats, sont pourtant dévouées au bien-être de l'enfant. Elles entassent des vêtements ou jouets dans leur bureau en attendant de revoir les familles, ne comptent plus leurs heures pour les aider, se disent interpellées par l'envie d'aider les enfants. Ceci alors que certains parents se sentent désarmés lorsqu'ils entrent dans « la machine institutionnelle » jugée complexe et hermétique. Plusieurs mois après le dépôt du rapport Laurent, résultat d'une commission éponyme qui aura duré deux ans, éviterons-nous réellement un autre drame ?



## GRAND REPORTAGE

### Dans les bottines de la DPJ

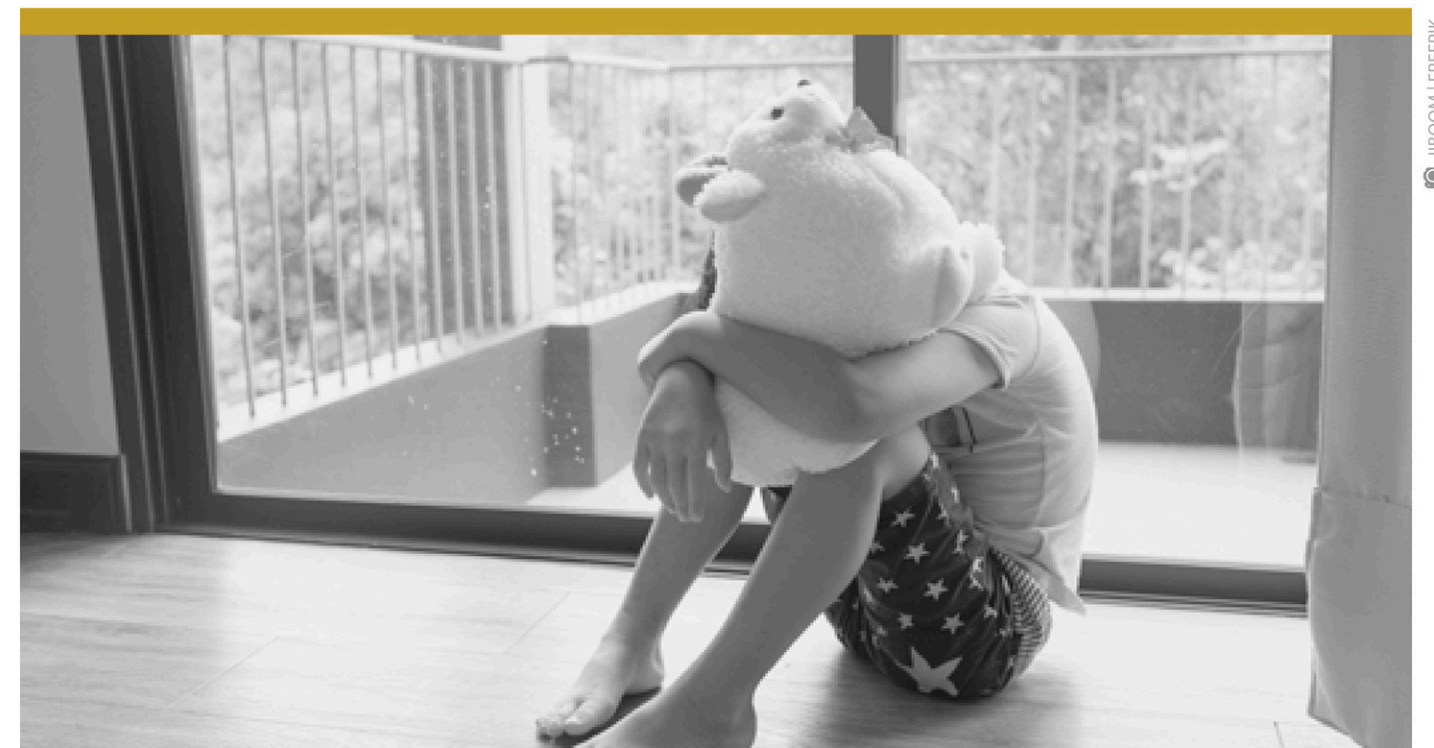
**La veille de notre passage, l'équipe de Fanny St-Martin s'est fait interpeller par la police pour une fillette égarée pendant plusieurs heures dans un boisé. Heureusement, elle a été retrouvée saine et sauve. Mais bien que sa famille n'ait pas averti les autorités de sa disparition, la DPJ n'a pas retenu le signalement.**

Fanny St-Martin, la cheffe de service s'explique : « Cette fillette et sa famille ont marché pendant plusieurs mois pour traverser le chemin Roxham. Se perdre dans un boisé à Montréal leur fait revivre ce trauma. Ils doivent s'ajuster et on est là pour les aider. »

Plus de peur que de mal, heureusement. Même si les autorités n'ont pas été appelées, les parents étaient partis à la recherche de leur fille. « On ne connaît pas leurs relations avec les autorités dans leur pays d'origine. Voir les histoires à travers les lunettes des immigrants, ça ne change rien à nos lois, notamment en abus physique. » Exemple plus trash donné par l'intervenante à plusieurs reprises : « ici, on n'a pas le droit de frapper des enfants avec des chargeurs de téléphone, mais on peut comprendre pourquoi certains le font ».

Dans la salle d'équipe du bureau de l'arrondissement Saint-Laurent, il y a un tableau pour souligner les bons coups avec des cœurs, des étoiles et des couleurs. « Ça fait du bien ça parce que ce n'est pas tous les jours facile », dit Diego, récemment embauché comme intervenant après avoir travaillé en parentalité dans un organisme communautaire.

Avec son équipe, Diego couvre un huitième du territoire montréalais. Ça fait environ 200 enfants par section. Les « motifs de compromission » sont liés à de la négligence parentale comme de la violence physique ou des abus sexuels. Les enfants dont ils ont la charge viennent en majorité de familles éduquées qui travaillent ou qui sont issues de l'immigration récente. Pour la plupart, elles sont en processus d'adaptation à la société québécoise et ont des traumas en raison de parcours migratoires difficiles.



## Les faits d'abord

À chaque signalement, les intervenants au bout du fil doivent suivre des procédures précises pour prendre une décision. On dit retenir un appel sur deux et prendre toujours au sérieux les abus physiques et sexuels, mais il faut des faits crédibles. «*Quand on ne retient pas un signalement, ça ne veut pas dire qu'il ne se passe rien, on conserve ces informations. Mais si on ne trouve aucune preuve sur le terrain, on ne peut pas continuer*», dit Fanny St-Martin.

Certaines familles peuvent traverser une situation de crise et se sentir apaisées après une seule intervention. Chose certaine, les faits non fondés, c'est-à-dire sans preuves, mènent à une fermeture du dossier.

Ces faits, ce sont des actes ou des témoignages qui confirment les dires du lanceur d'alerte. «*Dans un conflit de séparation et d'aliénation parentale venant de papa ou maman, si l'enfant est rendu à faire de fausses allégations d'abus sexuels, on s'entend qu'il y a quelque chose qui ne va pas*», illustre l'intervenante.



ALEXANDRA GUELLIL

Geneviève Carrière,  
intervenante.

## Ça prend un village

Aux deux semaines, on discute des dossiers ensemble pour dissiper des doutes ou alléger le poids d'une situation qui est trop lourde à porter. Geneviève Carrière, aussi intervenante, rappelle régulièrement «ses» familles pour prendre des nouvelles. «*On essaye le plus possible d'éviter le tribunal. Les délais judiciaires peuvent être très longs. Notre objectif, c'est que l'enfant, papa et maman aillent bien. Au tribunal, tout se joue entre les avocats et le juge, on déballe tout. Ça peut être très pénible et ça devient plus difficile pour les intervenants d'établir un lien thérapeutique par la suite. Mais dans certains cas, le tribunal sert de levier*», explique-t-on.

La plupart des intervenants se disent incompris par leurs proches voire la société en général. «*On ne se lève pas le matin pour aller placer un enfant parce que ça nous tente de le faire. On est toute une équipe à tenter de trouver des solutions d'abord pour l'enfant*», ajoute Geneviève Carrière.



«*On ne peut pas intervenir dans une famille sans un fait mentionné dans l'article 38 de la Loi de la protection de la jeunesse.*»

- Fanny St-Martin, cheffe de service du bureau DPJ de l'arrondissement Saint-Laurent.

Photo tirée du documentaire *Au cœur de la DPJ* qui révèle le quotidien des intervenants.



## Dévouement

L'autre jour, Geneviève Carrière a travaillé plus tard que prévu parce qu'elle venait de recevoir un dossier d'une région éloignée. Des jeunes parents, deux enfants, dont un bébé naissant. Après une dispute violente à l'hôpital entre les parents, un signalement a été fait. Il y a eu des visites à l'improviste pendant lesquelles on a constaté de « gros partys », en pleine pandémie, avec drogue et alcool.

Le bébé naissant était dans un tiroir. Problème de santé mentale pour la mère et de violence pour le père. L'enfant a été placé chez des proches. Les parents ont fait des thérapies. Plusieurs mois après, plus rien ne pouvait empêcher le retour de l'enfant avec ses parents. Et c'est ce qu'il s'est passé. Geneviève Carrière doit continuer de suivre la situation pour s'assurer du bien-être des enfants et de leurs parents.

L'intervenante a eu des dossiers plus éprouvants que d'autres. Comme ce bébé dont la mère avait obtenu la garde. Le père a essayé pendant plusieurs années de le récupérer allant jusqu'à faire des allégations de violences. C'était un conflit de séparation : un parent discrédite l'autre pour obtenir la garde de la progéniture. Finalement, une entente pour une garde partagée a été possible, en grande partie grâce aux avocats. « Cette histoire m'a marquée, j'écrivais des courriels tard le soir. Dans les conflits de séparation, t'es pris entre les deux parents qui sont parfois prêts à tout pour obtenir la garde de l'enfant. »

Le dévouement transpire dans cette équipe. En pleine pandémie, il y a eu cette famille de six, déclarée positive à la COVID et en isolement, qui n'avait plus rien à manger. « On est allé faire leur épicerie, sans attendre d'en faire la demande formelle. Ils étaient contents et ils ont pu manger, c'est ce qui compte », dit-elle en s'excusant de l'état de son bureau où sont entreposés des jeux et vêtements d'enfants qu'elle compte bien offrir bientôt à « son monde ».

## Famille d'accueil

On prend la route avec Diego pour rencontrer Jean\* qui est placé chez ses grands-parents depuis quelque temps. Ses parents sont dans l'incapacité de s'occuper de lui, pour des raisons de santé mentale et de consommation. C'est Jean qui ouvre la porte, il a l'air content de voir son intervenant.

Ils discutent du nouvel ordinateur acheté juste à temps pour la rentrée scolaire, de la visite de sa mère avec qui il a pu manger des sushis ou du temps passé à jouer aux jeux vidéos. « Mon rôle est simplement de voir comment évolue Jean dans cet environnement et de m'assurer qu'il a tout pour réussir à l'école et s'épanouir », dit l'intervenant.

La visite a duré juste le temps nécessaire pour s'assurer que Jean et sa grand-mère ont tout ce qu'il leur faut. Diego finit par regarder Jean jouer à ses jeux en le questionnant sur son quotidien. En sortant du domicile, il concède que « qu'en visite dans les familles, ça peut se passer bien comme ici et d'autres fois, moins bien ». Tout se joue sur la collaboration.

## Et après ?

Au Centre de réadaptation pour les jeunes en difficulté d'adaptation du Mont Saint-Antoine, le confinement a été difficile. Les jeunes n'avaient plus le droit de sortir ou de recevoir de la visite. Et s'ils allaient voir leurs familles, ils devaient respecter un contrat pour s'assurer de ne pas ramener le virus avec eux. Alors ils ont joué à des jeux de société et faits d'autres activités d'intérieur en prenant leur mal en patience.

À l'unité Neptune, on travaille avec les jeunes en difficulté. Lors de notre visite, il n'y avait que Karl\*, 17 ans, et 8 intervenants. Ces derniers s'attendent à un revirement de situation avec la rentrée scolaire.

Ici, les jeunes apprennent à devenir des adultes. Karl est arrivé il y a trois mois. À son arrivée, il a pris du temps à comprendre que Sébastien, son intervenant, n'irait pas le réveiller le matin s'il ne le faisait pas de lui-même. « Il n'y a pas d'obligation clinique, c'est à eux de faire leur programmation. »

Personne n'a réveillé Karl le matin. Il a finalement compris les conséquences de ses grasses matinées, notamment sur sa vie professionnelle. « J'étais un peu déstabilisé, mais ça m'a aidé. Aujourd'hui j'ai trouvé une job et je suis capable de me lever le matin ! », dit-il avec fierté.

Karl n'aimait pas l'école où il avait des difficultés d'apprentissage. « En tant qu'adulte, on croit souvent savoir ce qui est mieux pour le jeune. On aurait pu lui prescrire de se lever le matin ou de continuer l'école, mais c'est plus gagnant de le laisser découvrir par lui-même ses propres capacités, pour qu'il reste l'auteur de ses réussites », ajoute Sébastien.

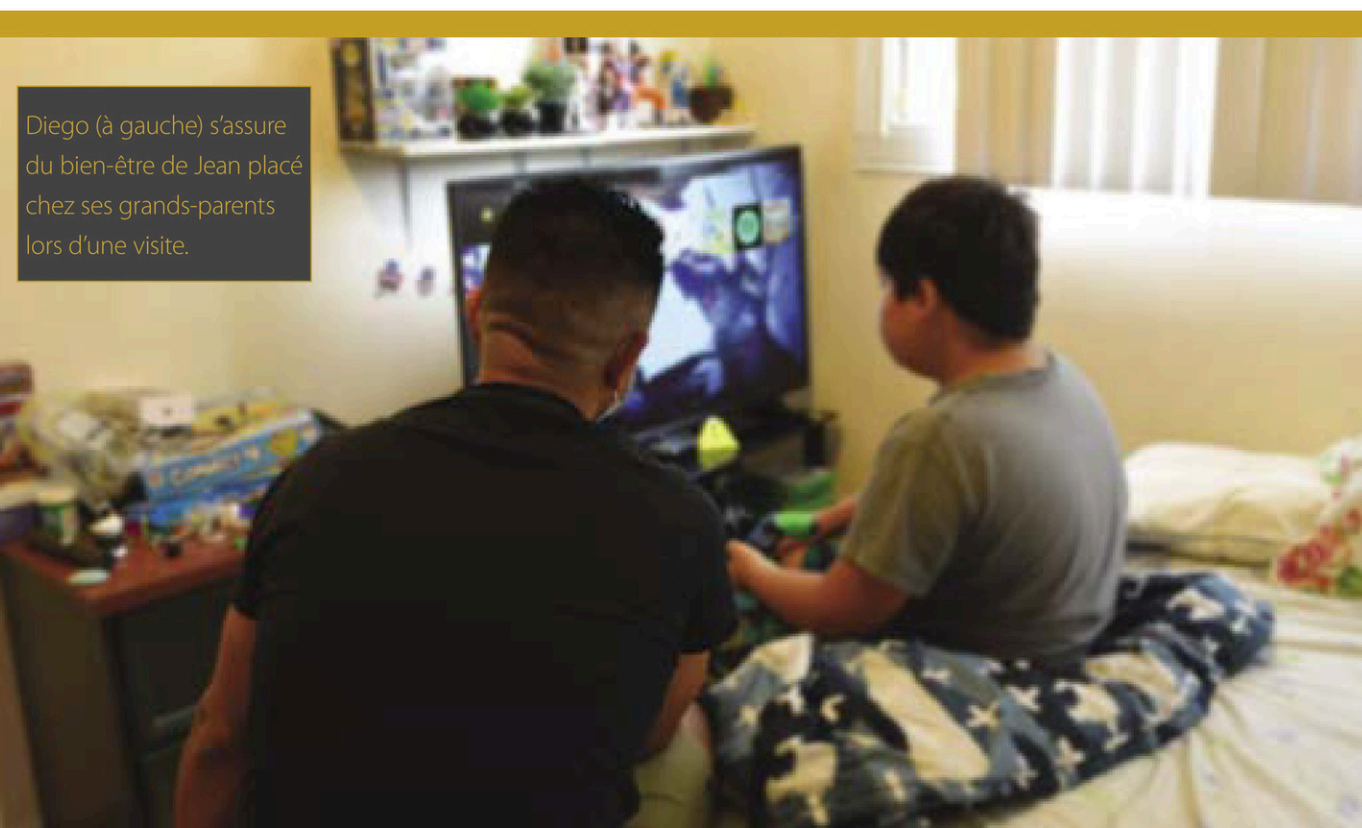
## Faire au mieux

Les intervenants se disent témoins de misère humaine au quotidien et de traumatismes qui se développent en trouble d'opposition ou problème de santé mentale. « Ils font ce qu'ils peuvent, mais ils restent humains », reconnaît Karl.

Pour Catherine Lebel, psychologue à Rivière-du-Loup au Centre jeunesse du Bas-Saint-Laurent, il faut améliorer les conditions de travail des intervenants. Quand elle a été recrutée, elle devait rejoindre une équipe de cinq psychologues pour desservir la région. Mais elles ne sont finalement que deux à prendre en charge une clientèle difficile. Son travail comprend plusieurs déplacements pour des évaluations psychologiques ordonnées par le tribunal. Et ça doit se faire en plusieurs rencontres.

Mme Lebel doit aussi soutenir les intervenants et établir divers protocoles. « On éteint des feux sans avoir d'espace pour débriefer ou se parler entre nous. On est toujours dans l'action sans avoir la réflexion, car le nombre de dossiers est important. On croit que retirer un enfant qui vit de la maltraitance suffit à éteindre le feu, mais il peut continuer à flamber avec les traumatismes qui découlent de tout ça. »

\* Noms d'emprunt



© ALEXANDRA GUELLIL



© PAMPLEMOUSSE MÉDIA ET PRODUCTIONS MÉLOMANIE



## Du côté des parents

« Nous n'avons pas 100 000 mauvais parents chaque année au Québec », martèle M<sup>e</sup> Valérie Assouline qui défend les parents face à la DPJ. L'avocate spécialisée en droit de la jeunesse et de la famille partage des exemples de ce qu'elle voit au quotidien sur les réseaux sociaux. Elle représente actuellement la maman biologique de la fillette de Granby. « Des parents sont supervisés depuis des années et traités comme des criminels et après ce drame, je me questionne encore, car sur le terrain, rien ne change. »

M<sup>e</sup> Assouline reconnaît qu'il y a des interventions de la DPJ qui « ont changé la vie de plusieurs enfants. » Mais elle regrette le manque d'aide en amont qui éviterait selon elle les erreurs de jugement. L'avocate dit avoir des clients qui se retrouvent dans les rouages du système parce qu'ils n'ont pas pu consulter un psychologue ou autre professionnel. « La DPJ doit être le dernier endroit où l'on se retrouve. Tous les conflits de séparation, par exemple, n'ont pas leur place devant un juge en Chambre de la jeunesse. »

## À qui la faute?

Pour M<sup>e</sup> Assouline, il y a encore trop de décisions qui sont prises trop rapidement. « On ne juge pas une personne qui est désorganisée lors d'un événement ponctuel, on lui offre un répit psychologique. Il y a de bons intervenants, mais il y en a aussi qui ne sont pas suffisamment formés et qui jugent une situation en fonction de leurs valeurs », explique l'avocate.

Pandémie oblige, elle rencontre ses clients en visioconférence pour connaître leur version des faits. On entend cette maman qui essaie de comprendre pourquoi la garde de ses filles a été attribuée à leur père, alors même qu'il aurait des antécédents en toxicomanie. Fait troublant : la mère a constaté des rougeurs et marques sur les filles et suspecte des abus sexuels. Il y aurait même des dessins explicites amenés à l'école.

Le second appel, c'est un couple qui tente de récupérer leur enfant placé en famille d'accueil, à la suite de problèmes psychologiques survenus chez la mère après l'accouchement. « Ils ont beau avoir suivi tous les ateliers et préparé la chambre du petit, ils ne le récupéreront pas. L'enfant n'a pas de lien d'attachement avec eux et même si on demande à la Cour une réintégration, entre nous on va perdre », nous confie l'avocate en regardant les éléments du dossier.

La dernière histoire que M<sup>e</sup> Assouline partage concerne une maman de confession musulmane, qu'elle dit cataloguée comme « victime de violence conjugale, faible et soumise », notamment parce qu'elle affiche ses croyances. Elle voit son bébé en visite supervisée. « La DPJ dépeint un portrait tellement négatif de cette maman. Elle a pris son bébé naissant maladroitement à l'hôpital, comme peut le faire une nouvelle maman, et on l'accuse de l'avoir secouré. »

L'avocate réclame plus d'imputabilité. « À qui la faute si on laisse un enfant pendant des années dans un milieu où il est abusé et maltraité jusqu'à en mourir? », questionne-t-elle. « Des fois, quand il y a un drame, j'ai peur et j'appelle mes clients. Au prochain drame, parce qu'il y en aura un autre, ce ne sera pas à cause du manque d'argent, mais bien la preuve de notre incapacité de changer la culture de ce système. »

« Quand un enfant pleure et réclame de mourir pour être avec papa et maman parce qu'on l'a séparé abruptement et que personne ne bouge malgré l'avis des psychologues, on avance tout droit vers un drame. »

- M<sup>e</sup> Valérie Assouline.

# LES ROUAGES DE LA DPJ

**Tout commence par un appel à la DPJ de sa région passé par une personne qui a des doutes sur la sécurité ou le bien-être d'un enfant. Cela peut être un professeur, un voisin ou un parent, tout le monde peut sonner l'alerte. Au bout du fil, un(e) intervenant(e) écoute les craintes. C'est elle qui détermine s'il faut retenir ce signalement, s'il est basé sur des faits et s'il faut envoyer quelqu'un sur place tout de suite, en 24 heures ou dans quatre jours.**

Si l'intervenante croit que l'enfant est en danger, elle peut le retirer de la famille. Un signalement mène à une évaluation et c'est à cette étape que l'on détermine un plan de match. On discute avec les parents, les enfants, l'entourage, l'école et la famille proche de l'enfant.

Si l'intervenante en charge du dossier, détermine qu'il y a « un motif de compromission », par exemple si l'enfant est victime de violence physique ou sexuelle, elle offre aux parents de s'engager à suivre des mesures sur une base volontaire pour corriger ce qui ne va pas. L'intervenante peut adapter son plan de match avec le parent, à condition de reconnaître les problèmes, d'avoir la capacité de les corriger et d'être motivé à le faire. À cette étape, un appel sur deux est retenu pourvu qu'il soit basé sur des faits.

Lorsque les mesures volontaires sont refusées, que les conditions ne sont pas respectées ou qu'il y a discorde, c'est au tribunal de trancher. Si le temps presse, qu'il y a urgence pour la sécurité d'un enfant, des mesures provisoires peuvent être proposées pour 60 jours au maximum.

Lorsque le juge va dans le sens des recommandations de la DPJ, une ordonnance est émise. Quand il n'y a pas de mesures volontaires, la DPJ fait des recommandations au tribunal pour des mesures dites « sur le fond » qui ont une durée déterminée avant une possible révision.

Ensuite une intervenante veille à l'application des mesures demandées par le tribunal. À la révision du dossier, on détermine s'il est nécessaire de maintenir les mesures, si l'enfant peut retrouver ses parents, s'il doit être placé. On parle de « placement à majorité » quand l'enfant ne peut plus revenir dans sa famille.

La DPJ peut fermer un dossier pour trois raisons : le signalement n'a pas été retenu ou il n'y a pas lieu d'intervenir, la situation s'est améliorée, l'enfant a 18 ans. Précision importante : ces étapes du signalement et de son traitement s'étalent sur plusieurs jours, semaines ou années.

La pandémie et les mesures sanitaires ont eu pour effet d'augmenter le nombre de signalements de façon jugée « inquiétante » au cours des derniers mois. Au début du mois de juillet, 540 enfants étaient sur une liste d'attente pour être évalués à Montréal, selon les données du CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal et La Presse.



En 2020, la DPJ a franchi un triste cap historique dépassant les 100 000 signalements reçus en une seule année.

# « NOTRE SYSTÈME SE PORTE MAL ! »

## Entrevue avec André Lebon

Vice-président de la Commission Laurent

Psychoéducateur de formation, André Lebon est engagé depuis 50 ans auprès de la jeunesse en difficulté au Québec. Vice-président de la Commission Laurent, il est aussi conseiller, responsable de la réorganisation des services jeunesse et de l'adaptation culturelle des services pour les jeunes en difficulté au Nunavik. Perturbé par le drame de Granby, il est animé par l'envie de changer la culture du réseau de la DPJ pour le bien-être des jeunes.

© ALEXANDRA GUELLIL



André Lebon, vice-président de la Commission Laurent.

### Ce rapport évitera-t-il un autre drame ?

Notre rapport est l'illustration de tous les possibles dysfonctionnements du système actuel. Dans le drame de Granby, on a vu qu'ils ont tous échoué. Il y a eu une absence de coordination et de prise au sérieux des éléments. Il arrive qu'on n'entende pas les signaux parce qu'on reste sur des principes. Et c'est ce qu'il s'est passé ici. Ce qui doit primer c'est l'intérêt et l'écoute de l'enfant. Même quand il ne parle pas, un enfant s'exprime par le non verbal. Tout doit se faire dès l'étape de la réception du signalement. Dès qu'un citoyen ou un professionnel lève la main et se dit préoccupé. Les lanceurs d'alerte connaissent l'enfant et doivent absolument être dans la boucle décisionnelle. La vérification terrain, c'est-à-dire l'écoute de l'entourage de l'enfant, ne doit pas être un geste administratif.

### Pour tous les signalements ?

Il faut donner les moyens aux intervenants d'assumer ce rôle. Le travail en protection de la jeunesse est à la fois un travail d'enquête et relationnel. Il faut créer un lien de confiance avec la famille et le jeune. Ceci demande du temps, une continuité, de la stabilité et de l'intensité. Actuellement, le contexte de travail ne permet plus cela. Sans soutien et condition de travail adéquates, on risque de commettre des erreurs. Notre système se porte mal. On a voulu faire toutes sortes d'économies sur le dos des conditions de pratique. On a mis l'accent sur une stratégie de performance et non sur l'accompagnement clinique. Il y a une sorte d'amnésie systémique qui fait que l'on est dans un éternel recommencement.

### Lors de la Commission, qu'est-ce qui vous a le plus heurté ?

D'entendre des personnes vulnérables comme celles que vous retrouvez à L'itinéraire nous dire qu'elles étaient incapables de nommer une personne significative quand ils étaient dans le réseau. J'ai mal à ma profession quand j'entends cela. C'est inconcevable et je ne pense pas que ce soit une question d'individus. Je suis inquiet, la Commission est inquiète. Ça prendra un virage important qui n'est pas que monétaire ou une question de blitz d'embauches. Il faut changer notre façon de faire.

### Comment expliquer qu'une maman bien intégrée dans son milieu se fasse contacter par le CLSC de son quartier au début de la pandémie pour prendre des nouvelles alors que sa voisine, qui a plus de besoins, ne sait même pas que ce type de service existe ?

Cet exemple prouve que le système fonctionne relativement bien pour ceux qui le fréquentent. Mais les personnes qui en ont le plus besoin sont des inconnus et nous craignent souvent pour toutes sortes de raisons. Plusieurs organismes communautaires arrivent à rejoindre cette clientèle parce qu'ils ne posent pas de questions et leur offrent des services concrets qui répondent à leurs besoins immédiats. Si on arrive à travailler en réseau, on pourra bénéficier de ce lien de confiance déjà établi. La maman qui n'en peut plus, mais qui est inscrite au CLSC n'est pas la cible. Il faut essayer de comprendre réellement comment on les échappe, parce que c'est réellement le mot. Le réseau est habile à morceler ses réponses en fonction des demandes administratives. Le travail d'équipe mène plus loin.

### L'article 38 de la Loi de la protection de la jeunesse, qui est le cadre pour toute intervention, est-il trop limitant dans la prise de décision ?

Quand on pose le problème ainsi, oui c'est certain que l'on est limité par la Loi. Le rapport propose plusieurs corrections légales pour faciliter les choses. Mais ultimement le grand drame est d'appliquer la Loi en toute rigidité. Exemple : madame ne vient pas à son rendez-vous au bout de trois fois et on ferme le dossier dans l'application bête et méchante de la mesure volontaire... Les gens en grande difficulté sont des personnes brisées avec des vies morcelées. On ne peut pas leur imposer une façon d'entrer dans un service. La loi permet de forcer la porte, mais elle n'évacue pas la nécessité de tisser un lien.

\*Note de la rédaction: Toutes nos demandes d'entrevues faites auprès de Régine Laurent, présidente de la Commission, nous ont été refusées.

### La DPJ est-elle suffisamment sensibilisée aux réalités et traumatismes ethnoculturels ?

Pas du tout. Et nous commettons des erreurs fondamentales en ne dépassant pas la première lecture. L'expérience traumatique de personnes immigrantes ou autochtones le prouve. Le système actuel ne me donne pas l'occasion d'avoir plus de temps avec l'individu pour lui reparler. On doit prendre une décision rapidement sur un comportement visible. On doit réussir à travailler sur la cause plutôt que de s'arrêter au comportement. On ne soigne pas des carences émotionnelles comme un mal de tête.

### Pourquoi parler si ouvertement du système et quelles suites peut-on espérer de ce rapport ?

Après 53 ans de travail terrain conseil, clinique et organisationnel, je n'ai plus de patience. L'idée de se sentir menacé ne fait que maintenir le travail en silo. « C'est la faute à personne », je ne suis pas capable de vivre avec ça. Il y a des gens qui avaient un travail à faire, un système qui avait des moyens à donner et on a une occasion de faire un recadrage sérieux. Mais maintenant, ça appartient au gouvernement. J'ai donné ma vie pour ces jeunes et même si je ne peux plus être sur le terrain, je ferai tout pour qu'on donne les conditions de bien faire ce travail. Un comité de suivi s'est créé de façon informelle sur les réseaux sociaux, mais j'aurai été en faveur qu'on exige un suivi. Le rapport n'invente rien. Les mêmes choses sont dites depuis 40 ans. On les répète et on ne fait que répéter.

### Que diriez-vous à la fillette de Granby si elle était encore là. Et à sa famille ?

On a pris votre situation au sérieux. On a écouté le plus de personnes possible pour provoquer un changement. On a fait des propositions et on garde espoir qu'on pourra faire mieux et autrement, par respect pour vous et ce qu'il s'est passé. Mais, je suis obligé d'ajouter que je n'en ai pas la certitude. Même si ce rapport a été fait sérieusement, je reste avec un doute, une grande crainte que ce soit un coup d'épée dans l'eau.

■ ■ ■

© MARI DRAISER | FREEPIK



# Souvenirs de Lytton, C.-B

## Un camelot de *Megaphone* parle de son village détruit par le feu

Peter Thompson, camelot pour le magazine de rue *Megaphone* à Vancouver, est né dans le village de Lytton en Colombie-Britannique, où l'on a enregistré la plus forte température dans toute l'histoire du pays, et qui a été complètement rasé par le feu cet été. Il offre ses prières à l'intention des habitants de cet endroit jadis plein de vie et de joie.

Par Peter Thompson

Traduit de l'anglais par Josée Panet-Raymond

Photos Courtoisie de Megaphone/INSP.ngo

### Cueillette de fruits

Je me souviens d'être souvent allé rendre visite à ma tante Jenny, la soeur de mon père. Elle avait une belle maison, un grand champ à perte de vue et un verger d'arbres fruitiers. Les abricots étaient dodus et mûrs pour la cueillette. Maman et papa sont allés dans la maison pour aller discuter tandis que nous les cousins sommes restés dehors pour jouer.

Puis ma tante est sortie. «*Hey les enfants!*, dit-elle, *j'ai des seaux et quelques boîtes si vous voulez cueillir des abricots*». On a pris nos seaux et on a été chercher des escabeaux. On a ramassé nos abricots en se racontant des blagues et en riant.

Une autre fois, on a passé une semaine chez mon oncle à Snake Flat. C'était vraiment bien quand on y allait parce qu'il y avait les enfants de mon oncle et d'autres cousins qui vivaient à côté, les enfants de Speedy. Lui, il avait des cerisiers. Nous y avons cueilli toutes les cerises, jusqu'à la dernière, en prévision de l'hiver.

Il faisait chaud la nuit, alors mon cousin a dit qu'on pouvait sortir les lits à l'extérieur pour dormir, «*mais assure-toi de mettre du sel tout autour du lit pour éloigner les limaces, parce que les serpents à sonnette aiment manger les limaces*».

Lorsqu'on dormait dehors, je ne laissais jamais pendre mon pied au bord du lit.

Les journées étaient chaudes alors on a décidé qu'on allait marcher jusqu'au village à la piscine pour se rafraîchir. On s'est mis en route, et après environ un kilomètre, l'une des filles a lâché un cri de peur et s'est mise à hurler. Je l'ai rejointe et lui ai demandé: «*Qu'est-ce qu'il y a?*»

Puis j'ai baissé les yeux et j'ai vu qu'il y avait un serpent à sonnette allongé en travers de la route.

«*Est-ce qu'il est vivant?*», m'a-t-elle demandé.

«*Non, je ne pense pas. Il se serait contracté et nous aurait averti avec sa sonnette. Une auto a dû l'écraser.*»

Je l'ai poussé avec un bâton et il n'a pas bougé, alors je me suis penché pour le ramasser par la tête et j'ai crié «*Owww!*» et tout le monde a hurlé.

J'ai ri et leur ai tous dit qu'il était mort. Il m'ont lancé: «*Peter ne fais plus jamais ça!*»

Alors je l'ai lancé en bas de la côte et on a poursuivi notre route vers la piscine.

Lorsqu'on est arrivé, c'était tellement rafraîchissant. La piscine était l'endroit idéal où se trouver par cette chaude journée.

Le Lytton que j'ai connu était un village dynamique, rayonnant de fierté, d'amour et de bonheur. Les habitants y étaient toujours accueillants et prêts à aider les autres dès qu'ils le pouvaient. Quand les gens se rassemblaient, comme pendant nos fêtes, on y tenait des défilés, des marchés agricoles et on installait même une piscine lors des journées chaudes.

La communauté autochtone est pleine de gens qui aident tout le monde. Ils ne refusent jamais personne.

L'été il y avait des camps pour les jeunes autochtones, où ils apprenaient à pêcher et à fabriquer et réparer des filets de pêche. Lorsqu'ils attrapaient des poissons, ils apprenaient à les conserver, en les mettant en conserve, en les faisant sécher au vent, en les fumant ou en les salant, puis ils les donnaient aux aînés ou aux personnes handicapées qui ne pouvaient plus le faire.

L'automne, les jeunes participaient au camp de chasse pour apprendre à chasser le chevreuil ou l'orignal, qui étaient ensuite divisés et préservés par la mise en conserve, le fumage ou en faisant de la viande séchée et de la saucisse. La viande était aussi distribuée aux aînés et aux personnes handicapées.

À la fin des années 1950, par une journée froide, ma mère était à l'hôpital et mon oncle Peter est allé lui rendre visite. À son arrivée, il l'a saluée en disant: «*Comment vas-tu? As-tu eu ton bébé?*»

Elle lui a fait un grand sourire, très contente de voir son frère.

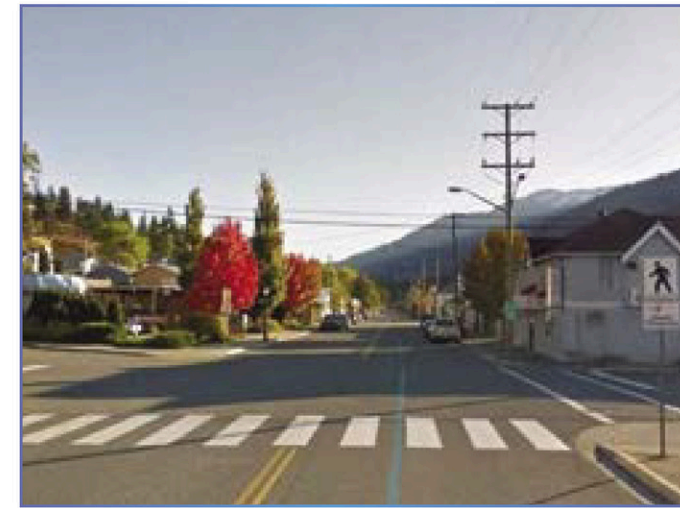
«*Oui, j'ai eu mon bébé – c'est un garçon*», lui a-t-elle répondu. Mon oncle était très excité.

«*Ah ben ça c'est une bonne nouvelle, soeurette, félicitations!*» Il a serré ma mère dans ses bras, puis s'est reculé.

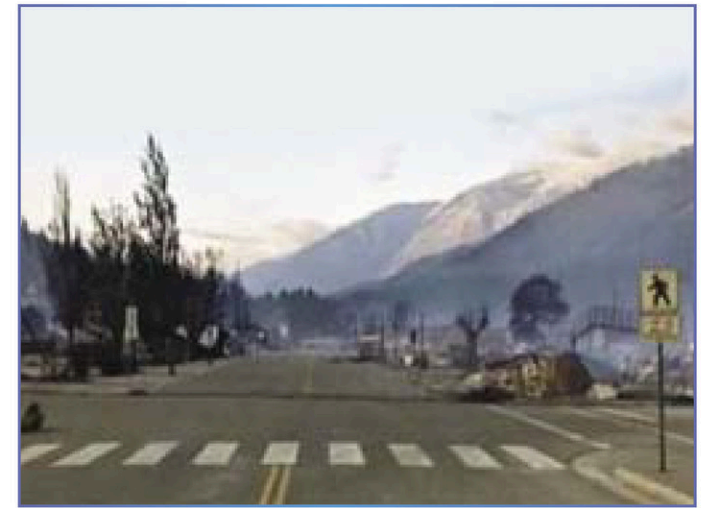
«*Comment l'as-tu appelé? As-tu déjà pensé à un nom pour lui?*»

Elle lui a rendu son sourire et lui a dit: «*Oui, je l'ai appelé Peter*».

Ma mère m'a raconté cette histoire de nombreuses fois.



Le village de Lytton, C.-B., avant le feu du 30 juin 2021.



### Un endroit qui grouillait de monde

Dans le village, c'était la meilleure place pour rencontrer les gens. C'était ici qu'ils faisaient leurs courses à l'épicerie du coin, allaient prendre leur courrier au bureau de poste, ou allaient à l'hôtel prendre une "p'tite frette" ou manger une bouchée. L'hôtel avait aussi un restaurant. À l'extérieur du restaurant, sur la véranda avec une balustrade, mes cousins et moi on s'y assoyait pour manger un cornet de crème glacée.

Je me souviens de mon dernier voyage là-bas, à l'âge adulte. Je me rendais à Merritt, qui est tout proche, avec mon cousin et juste avant d'arriver à Lytton, j'ai suggéré qu'on s'y arrête. Nous avons roulé jusqu'au village et on s'est garé sur la rue principale. Je suis entré à l'épicerie où j'ai acheté une liqueur et un billet de loto. Puis nous nous sommes promenés sur Main Street.

Il y avait un marché local et la rue grouillait de monde. On pouvait y entendre de la musique, qui me rappelait Richie and the Fendermen, un groupe qui donnait des concerts bénéfiques à Lytton et Merritt tous les soirs depuis des décennies.

Au marché, on trouvait beaucoup de conserves, de fruits, des cigarettes, des t-shirts et plein de bonnes choses. J'ai acheté quelques pots de confiture maison, et parlé à des gens puis je me suis dirigé vers mon auto pour y déposer mes achats.

J'entends alors quelqu'un m'appeler – «*Peter, Peter!*» – je me suis retourné pour voir qui c'était. Je vois Vince et Gumby assis sur un banc. Je suis allé les voir et on s'est fait plein d'accolades.

Ils m'ont dit: «*Qu'est-ce que tu fais de bon?*»

«*Je m'en vais à Merritt, que je leur ai dit. Je me suis juste arrêté pour voir qui il y avait dans les parages.*»

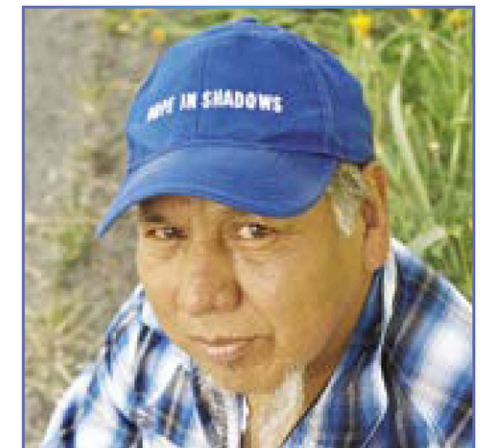
On a jasé pendant un bon moment, puis je leur ai dit: «*Bon, il faut que j'y aille.*»

Après s'être serrés dans les bras, Vince me dit: «*Arrête à la maison à ton retour. Je te donnerai des mets traditionnels que tu pourras rapporter chez toi.*»

«*C'est sûr!*», lui dis-je, ignorant que ça serait la dernière fois que je verrais le village intact.

Mes prières vont vers Lytton et les communautés environnantes qui ont été touchées par les feux. Les personnes et les aînés qui ont perdu leurs maisons et beaucoup de souvenirs le prennent très mal. Leur chez-soi et les repas en famille leur manquent et ils sont fatigués d'être déplacés d'un endroit à l'autre.

Je prie aussi pour que cette année, le gouvernement et les grandes entreprises se réveillent au sujet des changements climatiques. Alors que notre planète devient de plus en plus chaude, nos réserves d'eau vont diminuer, et sans eau, rien ne vit. Ils dépensent des milliards pour chercher de la vie sur d'autres planètes, ce qui pourraient être utilisé pour sauver celle-ci. Bientôt notre planète ressemblera à Mars à cause du manque d'eau. ■



Peter Thompson (Nlaka'pamux) a 61 ans et est trois fois grand-père. Résident de Vancouver-Est, il est né à Lytton, C.-B. et vit un deuil pour sa communauté. Peter vend le magazine *Megaphone* devant le marché Whole Foods sur l'avenue West Fourth Avenue au coin de la rue Vine à Vancouver.

Par Karine Bénézet

Journaliste responsable de la formation

Photos David Himbert



## PAUL & RENÉE

*Daraïche* *Martel*

L'annonce de la sortie de l'album en duo *Contre vents et marées*, le 10 septembre, a dicté l'envie de rencontrer Paul Daraïche et Renée Martel, ces figures légendaires de la musique country. On parle de leur amitié de toujours, alors que rien ne semblait les rapprocher mis à part leurs date et heure de naissance identiques en tout point.

Il est 14 h. Le soleil plombe sur les Écuries Kanp, lieu de l'entrevue entre *L'itinéraire*, Paul Daraïche et Renée Martel. Les vastes paddocks, l'odeur caractéristique des chevaux et le claquement lourd des sabots ferrés sur le sol bétonné de l'écurie suspendent le temps... L'ambiance idéale pour une «entrevue country». Dans le stationnement, un imposant VUS s'approche. En sort un grand bonhomme, aux cheveux longs et grisonnants qui lance un : «*C'tu icitte pour L'itinéraire?*». Lui, c'est Bobby, le chauffeur de Renée Martel. Il se gare, suivi de près par Paul Daraïche et de sa femme.

Enfant d'après-guerre, Paul Daraïche vient de la Gaspésie. C'est de là qu'il tire son expérience de la pauvreté. «*Là-bas, on n'avait rien*», à part la musique et le bonheur familial.

De son côté, Renée Martel a vécu une enfance trimbalée entre le succès de son père Marcel Martel, pionnier du country, les tournées, mais aussi une famille de substitution et un bref passage à l'orphelinat. Des étapes de vie qui ne l'ont pas laissée indemne.

### *Avant les légendes*

Puis, le milieu musical les entraînera sur des chemins de carrières aux antipodes l'un de l'autre.

Inspiré depuis toujours par la grande chanson française et particulièrement adorateur d'Aznavor, Paul Daraïche forgera son amour des mots et apprendra seul à gratter sa future Fender Stratocaster en s'exerçant sur une bien plus modeste guitare à 75 piasses offerte par son père en 1957. Paul avait alors 10 ans et son ambition le menait déjà vers la vie de musicien.

Il était cependant loin de s'imaginer que sa carrière s'étalerait 45 années de suite sur les scènes de bars montréalais malfamés où sa vie aurait sévèrement basculé si l'amour n'avait pas «cassé le party». «*Quand ma femme est arrivée, j'étais en enfer. J'étais sur la poudre et le crack tous les jours. Je ne pouvais plus m'en sortir, c'est sûr. Si elle n'avait pas été là, je serais mort, j'étais fait... C'était ça que je voulais. Quand t'es rendu tellement loin que tu ne peux plus revenir, que t'es écœuré pis que tu t'aimes plus... tsé.*»

Des mots durs que son visage exprime avec le soulagement et la gratitude de s'en être sorti.





### Un jour à la fois

Renée Martel, elle, a côtoyé le métier d'artiste par l'intermédiaire de ses parents, dès l'âge de 5 ans. La scène, la business, les claquettes, le chant... Tout lui sera enseigné pour gravir les marches, sous le regard admiratif et l'expertise de son paternel. Puis, en 1967, le succès lui tombe dessus. Elle devient Renée Martel, chanteuse à part entière et adulée. Sa carrière prendra son envol dans le milieu pop dès son premier hit: *Liverpool*, avant de revenir vers le country, près de 10 ans plus tard.

Comme Paul, que les drogues ont gelé des années durant, Renée Martel a également eu une forte dépendance qui lui a nécessité de la force de caractère et de l'aide. Son acolyte s'en souvient bien: «*C'était juste l'alcool, mais c'était solide!*» La force de s'en sortir, c'est à travers le regard de son petit-fils qu'elle la trouvera. Et l'effet sera immédiat: «*J'ai décidé d'arrêter un soir, à 19h40. À ce moment-là, j'avais juste un petit-fils et je ne voulais pas qu'il voie sa grand-mère comme ça. Moi-même je me disais: "Est-ce que c'est la vie que je veux jusqu'à ce que je meurs?"*» Sans hésitation, la réponse fut: non! La lutte n'a pas été facile.

Aujourd'hui encore, elle maintient une philosophie de vie «*un jour à la fois*», comme préconisée par les AA: «*Maintenant, quand je me couche, je me dis: "merci, mon Dieu, j'suis encore vivante, j'ai pas consommé aujourd'hui!"*»

### L'un pour l'autre

L'authenticité qui se dégage de leurs malheurs, comme de leurs grands bonheurs d'ailleurs, expliquerait en bonne partie la longévité de leur carrière, dont le style musical a pourtant longtemps été dénigré. Comme le souligne la chanteuse, «*c'est aussi le genre de personnes que nous sommes qui fait l'authenticité. Et l'essentiel, c'est de toujours créer un lien avec les gens, avec ce qu'ils vivent de bon, de difficile...*»

Partager ces émotions sur scène, c'est également ce qu'a fait l'interprète d'*Un amour qui ne veut pas mourir* lorsqu'elle se battait contre le cancer. «*Maintenant, je pense tout de suite que dans la salle, beaucoup de femmes en ont eu un [de cancer].*» Outre l'empathie développée par la chanteuse depuis, c'est le projet d'album *Contre vents et marées* qui est né de sa maladie. Une forme de soutien moral, matérialisé à travers les reprises des plus grands succès de chacun des deux amis, dont les uns sont interprétés par l'autre.

«*Une histoire bizarre*», comme la qualifie Paul Daraïche. Parce qu'à travers cet album, c'est tout l'aspect cosmique de leur relation qui ressort: «*Renée avait appelé son producteur, Martin, raconte le chanteur, parce qu'elle avait eu le flash de faire un album duo avec moi. Quelques jours après, j'ai offert la même idée sans que l'on se soit consultés avec Renée avant*». On pourrait presque invoquer les théories d'autrefois où astrologie et sciences se confondaient pour expliquer l'univers. Mais en creusant un peu, c'est peut-être plus une question d'amour profond qui a induit cette situation. «*J'avais besoin d'un but*», déclare Renée Martel. C'est probablement ce que son âme sœur a voulu lui offrir, en proposant la même chose qu'elle. Après tout «*j'ai toujours été là pour elle, c'est ma job!*», exprime-t-il, le regard bienveillant pointé vers Renée.



### Raviver le passé

Même s'ils ont fait de nombreux duos ensemble, *Contre vents et marées* a été une expérience unique: «*On n'avait jamais chanté de cette manière, amorce Renée Martel. C'était magique. À chaque fois qu'on chante ensemble, on se regarde, on ne voit plus les gens. Paul a des yeux qui sourient, et je pense que ça se voit qu'on a du plaisir*».

C'est vrai qu'ils ont du plaisir. Assis l'un à côté de l'autre, la complicité se dévoile: Paul Daraïche qui taquine Renée Martel, Renée Martel qui répond au quart de tour, les accolades, la luminosité de leurs expressions lorsqu'ils invoquent des souvenirs passés. Sans aucun doute, ces deux-là s'aiment!

Ils semblent également vivre dans une bulle bien à eux, un tantinet déconnectée et bercée par la simplicité de la musique country et la nostalgie d'«*un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître*».

«*Tout s'est écrit à notre époque.*» avance Paul Daraïche. «*La musique s'est arrêtée dans les années 70-80.*» Une opinion partagée par Renée qui trouve bien difficile la musique actuelle: «*Comme disait ma mère: "Y'a pas d'air. J'peux pas chanter!"*»

### Au-delà des apparences

La musique country est nichée, bien qu'elle ait «*évolué en titi*», dicit Paul Daraïche. Pour preuve, il n'y a que dans les festivals du genre que les gens débarquent avec toute leur famille, les tentes et les chevaux. Ça fait partie du western, «*la musique du peuple*», surnommée par Renée Martel. Quant aux bottes et aux chapeaux de cowboys, c'est une histoire d'apparat pour le chanteur: «*En 2012, j'ai fait un grand succès, Mes amours, mes amis. Mon producteur et toute l'équipe m'ont donné une sorte de personnage avec la redingote noire, un peu à la Johnny Cash, pis l'chapeau. Mais avant ça, je détestais les chapeaux. Maintenant, il cache ma calvitie, alors je l'aime mieux. (rires) Mais je l'porte juste pour chanter ou pour les entrevues. En plus, je n'étais pas country au début. Alors le chapeau...*»

Contrairement à ce que suggèrent leurs 125 ans de carrières combinées, aucune des deux légendes n'a commencé par le country. À vrai dire, Paul Daraïche était même plutôt du genre rock'n'roll. «*Je détestais le country d'ici. C'était pauvre, ça sonnait mal, y'avait des erreurs qui n'étaient jamais corrigées faute de budget. J'voulais pas m'associer à ça*».

En fait, c'est sa sœur, Julie Daraïche, qu'il faudrait remercier pour sa carrière: «*À l'époque, le conjoint de Julie était l'un des Frères Duguay. Mais quand ils se sont séparés, leur groupe s'est dissous. Alors elle m'a demandé de l'accompagner avec mon band, Les loups blancs. Au début, je me suis fait embarquer là-dedans parce qu'elle était mal prise, puis j'ai vite accroché.*»





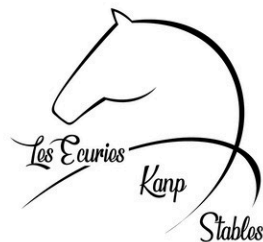
## La vie sexuelle de Jean-Jeannette

### De timidité et de gêne

Celui qui n'était que le guitariste du groupe est vite monté dans le milieu underground de l'époque. De fil en aiguille, il a entamé une carrière solo et est devenu celui qu'on connaît aujourd'hui: le grand de l'industrie country. Un fait cocasse quand on sait qu'il n'a jamais voulu être à l'avant-scène: «*J'avais pas chanter. J'avais être musicien, en arrière. J'avais surtout pas parler et faire des entrevues comme ça. (rires) À l'âge de 13 ans, dans mon quartier Villeray, on m'appelait le chanteur inconnu. Parce qu'on faisait des petits partys dans la ruelle avec un petit stage et j'acceptais de chanter seulement derrière un rideau qui ne s'ouvrirait jamais. J'étais timide au boutte!*»

Du côté de sa partenaire, on pourrait croire tout le contraire. Et pourtant... «*Quand je suis arrivée à Montréal, je débarquais de Drummondville avec mon père chanteur-cowboy. Je me souviens d'un soir au restaurant avec mon producteur et d'autres artistes. J'étais tellement gênée de commander que j'ai pas mangé. Je n'étais pas tellement habituée au public. C'était mon père qui s'arrangeait avec ça. Je n'étais pas jaseuse sur scène non plus. Au-jour-d'hui-je-le-suis!* (rires)

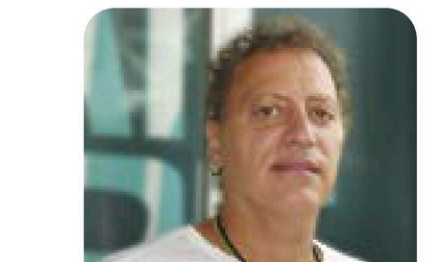
Mai 2022 devrait signer le début de leur tournée *Contre vents et marées*. D'ici là, Renée Martel «*prépare ses énergies*» après avoir été malade plusieurs années et Paul tourne avec ses enfants, la hâte au ventre de présenter «*ce show qui devrait bien fonctionner*».



Remerciements aux écuries Kanp, de Mascouche, pour l'accès privilégié aux lieux et pour l'accueil chaleureux.



**JEAN-JEANNETTE DEVOST**  
CAMELOT MÉTRO MONT-ROYAL



**BILL ECONOMOU**  
VENDOR MARCHÉ ATWATER



**MAXIME VALCOURT**  
CAMELOT THÉÂTRES DU NOUVEAU MONDE  
ET DU RIDEAU VERT

## The Heat is for Real

From all the summers that I've lived in Montreal, this has been the hottest. The heat and humidity first started to be felt during the third week of May 2021. That's when sales started dropping and fewer days were as profitable as in April.

Montreal is a different city during the summer and it's good to take advantage of the nice weather. I like to enjoy the summer season, by having a frappuccino, banana split and a chicken souvlaki.

When it's very hot and it reaches 40°C with the humidity, then it can be dangerous. I drink plenty of water and put on sunscreen often to stay healthy. I shouldn't complain that it's hot, but enjoy it as much as possible.

Unfortunately there were fires in different parts of the world starting from June. I watched the news often and saw Western Canada, the United States, parts of Europe and Northern Africa in flames. Thousands of acres of land and many homes were destroyed by the raging fires. It was complete devastation and heartbreaking to watch. This is mainly happening because of global warming. The summers will be hotter than before and we need to get used to it.

In Greece on the northern part of the island of Evia, there was vast destruction. Many beehives were destroyed, which is about 40% of the pine honey produced in the country. A number of local people were evacuated along with the tourists. In Canada the fires first started outside the village of Lytton in the province of British Columbia, with most homes there being destroyed.

I believe there were some arsonists involved in these fires, but rescue teams have worked hard to put them out. I see it more like an act of God, to awaken people who don't take Him seriously.

## Quel été!

Quel été on a eu avec les grosses chaleurs! J'ai fait du vélo tous les jours depuis la fin juillet. J'aime le canal de Lachine, les paysages, les canards, les fleurs, les arbres. Il fallait tolérer aussi les mouches noires et les guêpes.

Au printemps, les petits oiseaux font leur nid. Il faut s'en méfier car ils peuvent attaquer. Ils se sentent en danger et veulent garder leurs petits. Ils viennent nous piquer avec leur bec.

Avec notre été de chaleur impossible j'ai roulé tout le temps à vélo. À force de pédaler 30 km par jour, ton cerveau se porte beaucoup mieux mais tu as quand même de la fatigue quand il fait 30°C. J'aime mieux m'entraîner à vélo que d'être sur un coin de rue. Ça détend le corps, c'est mieux que de se chicaner avec un quéteux.

Quand tu es connecté avec la nature, tu es moins stressé. Quand on regarde le fleuve Saint-Laurent il y a toujours du mouvement, l'eau coule et ça fait réfléchir le cerveau. À force de voir de belles affaires, ça me donne de l'espoir. L'été ne dure pas longtemps, alors j'en profite. L'automne et l'hiver c'est un autre style. Ça devient vite déprimant.

On est chanceux d'avoir le fleuve Saint-Laurent, avec sa belle nature. Les canards sont couchés sur la piste cyclable, ils n'ont pas peur des bicyclettes. Il faut faire attention à ne pas les écraser.

Quand il fait chaud, on maigrit. Je me replace un peu et je suis plus en forme. Je fais ça depuis une vingtaine d'années. Je roule sur de vieilles bicyclettes que je récupère. Toutes les bicyclettes que j'ai récupérées ont fait le tour du canal de Lachine.

L'été 2021 avec la chaleur et sans pluie, c'est le plus bel été que j'ai jamais vu.

C'EST ENCORE  
DROLE



**Christian Vanasse**  
Humoriste

LE  
RAI  
RE  
CHRONIQUE  
HUMOUR

## Sans toit ni loi

En écrivant sur la crise du logement, deux mois après le festival du déménagement et un excellent numéro de *L'itinéraire* sur le sujet (édition du 1<sup>er</sup> juillet), j'avais peur que cette chronique n'ait un petit goût de passé date... comme regarder un épisode de *Bouscotte* avec des annonces de la *Roue Chanceuse* sur un lecteur VHS qui porte encore la mention RadioShack... mais non. Je me suis rendu compte que le sujet est aussi frais qu'une crotte au fromage qui fait *skouik*. Et en plus, je suis en avance pour la prochaine crise. Vous êtes donc en train de lire le futur!

On sait qu'à Montréal et dans les grands centres, la flambée des prix de l'immobilier a mis la pression sur les maisons et fait vendre des Kinder Surprise au prix d'un œuf de Fabergé. Mais saviez-vous qu'en région, c'est pas mal la même chanson? Actuellement, début septembre, à Sherbrooke, Rimouski ou Saint-Hyacinthe des familles cherchent encore à se loger. Et le gouvernement continue de nier qu'il y ait une «pénurie de logements». *Neuron*, disent-ils, *des logements, il y en a encore pleins, pleins!*

Ah qu'on aime donc ça jouer sur les mots à la CAQ, que voulez-vous, c'est systémique chez eux. Mais on aura beau les éviter, ne pas les voir ou essayer de les tasser avec nos pieds, les faits continuent de s'empiler comme les boîtes d'un locataire évincé sur le bord du trottoir... il y a bel et bien une pénurie de logements ABORDABLES.

Tiens par exemple: en moyenne, un quatre et demi à Saint-Hyacinthe peut coûter plus de 900\$. O.K., ton caquiste intérieur peut toujours me dire que 900 piasses à Saint-Hyacinthe vaut bien plus qu'à Montréal, mais... t'es toujours ben à Saint-Hyacinthe!

Quand je pense que François Legault estimait qu'un appartement (à Montréal en plus!) c'était à peu près 500\$... c'est ça qui arrive à force de fréquenter des gens qui pensent que tu peux faire une épicerie pour quatre personnes

avec 75\$ par semaine. Le même genre de personne pour qui la dernière fois qu'ils ont payé quelque chose de leur poche, la bière était 3,25\$ au Forum, ça leur coûtait 75 cennes pour prendre le métro à Berri-de-Montigny pis Victor Lévy-Beaulieu écrivait des épisodes de *Race de monde*. Pas besoin de te dire que le p'tit gars de *Bouscotte* était pas encore né!

Non, mais c'est fou comment les loyers ont explosé! Une hausse de 16% depuis l'an passé. Huit fois plus que l'indice annuel du coût de la vie! Venez pas me faire croire que tous les proprios se sont mis à rénover leurs appartements en même temps avec de l'ébène pis de l'acajou.

Pis faut s'entendre sur la signification de «rénovations»... Des fois, juste mettre une tablette fait monter le prix de 200\$. Des fois, rien faire fait monter le prix pareil. Y a des logements, on dirait que le prix est fixé en fonction du taux d'humidité ambiant... y descend jamais! Les hausses de loyers devraient au moins être réglementées comme le prix du pain, du lait ou de la bière dans les dépanneurs.

Parce qu'actuellement, c'est trop facile de faire n'importe quoi; certains propriétaires allant même jusqu'à exiger vos relevés bancaires et dentaires des 30 dernières années et une mèche de cheveux de votre mère quand elle avait 8 ans! Demandez-moi pas pourquoi! Et ils ne te loueront qu'à la condition que tu n'aies pas d'enfants, pas de chiens, pas de fun pis la bonne couleur de peau et la grosseur de portefeuille.

Il faut le rappeler... le logement est un droit fondamental. Avec la hausse du coût des loyers, il faut ajouter celle de l'épicerie et des vêtements et réaliser que ceux et celles qui arrivent encore à combler des besoins aussi primaires que se loger, se nourrir et se vêtir en auront de moins en moins les moyens.

Je sais que ce n'est pas très réjouissant, mais il y a tout de même une bonne nouvelle dans tout ça: c'est que la prochaine crise est prévisible. ■

► Dans le prochain numéro de *L'itinéraire*...

## CE QUE NOUS DEVONS À LA PANDÉMIE



Il n'y a pas si longtemps, on croyait qu'après la pandémie, «rien ne serait plus pareil». On pensait qu'elle serait l'élément déclencheur à quelques transformations sociales.

On a dû consommer localement et recréer une bulle familiale, amicale ou professionnelle plus restreinte. Il a fallu aussi viser l'inclusion réelle après des drames hautement médiatisés et trouver des moyens de contrer la fracture numérique. On a aussi retroussé nos manches dans les organismes communautaires pour continuer d'aider les plus vulnérables. Et si toutes ces transformations sociales étaient là pour rester?

Un dossier à ne pas manquer dans le numéro du 1<sup>er</sup> octobre!

Côté culture: Les déguisements. Incursion dans l'univers du costume et tournée chez le costumier Ponton, en affaires depuis 150 ans.

Et bien sûr, vos camelots s'expriment dans leurs mots de camelots ou chroniques.



LIT RAI RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												



josecardinal1@yahoo.ca

**JOSÉE  
CARDINAL**  
DISTRIBUTRICE

### HORizontalement

- Qui change un texte.
- Africain. - Titre anglais.
- Interjection enfantine. - Prêtresse bovine. - Algue.
- Saison. - Larvé.
- Séismales. - Rivière suisse.
- Animal considéré comme ancêtre mythique. - Tentât.
- Radon. - Langue népalaise.
- Vibrations. - Mêlées d'un halogène.
- Petit. - Métaux.
- Saint. - Blessés.

### VERTICALEMENT

- Soupe.
- Acclama.
- Ut. - Orient. - Déclamés.
- Trois. - Conduisent.
- Effleurâmes.
- Deux. - Aluminium. - Article espagnol.
- Séculaire.
- Charges d'un âne. - Chandelles.
- Manganèse. - Bouture de champignon.
- Renard. - Possédés.
- Ignoble. - Interjection. - Éminence.
- Épuiasse.

### SOLUTIONS - 1<sup>er</sup> septembre 2021

1	T	A	R	A	B	U	S	T	E	R	A	S	Décapu- lation Touche	D	O	P	P	P	Mécanisme Géométrie	
2	U	R	A	N	I	T	E	N	E	P	Bloche Réparés	R	E	C	E	V	O	I	R	
3	B	O	B	N	I	C	O	T	I	N	E	Quai Opus	P	O	T	A	S	S	E	
4	E	M	C	O	L	O	N	A	T	C	Notes Limpres	R	E	T	A	P	A	I	S	
5	R	A	R	E	M	E	N	T	E	P	I	Possédés Adultes	U	E	L	E	S	E	Séminaire Cacher	
6	O	T	A	I	D	E	R	R	A	Notes Limpres	O	P	E	U	T	N	Tibia			
7	S	I	L	E	N	C	E	R	E	E	L	Notes Limpres	L	A	R	A	I	T	Crochet	
8	I	S	E	R	A	N	E	S	R	A	I	Notes Limpres	S	E	R	O	S	I	T	E
9	T	E	S	L	O	N	U	S	Notes Limpres	M	A	S	R	E	M	Dose de radiation Bombe				
10	E	S	D	E	S	I	N	D	E	X	E	Notes Limpres	D	E	L	I	B	E	R	E
												Notes Limpres	N	I	E	R	E	N	Dans	
												Notes Limpres	S	T	A	R	J	E	T	Géologie

Primate	Chant	Projections simultanées	Préjugés
Cruauté	Précieux	Action d'encaustiquer	Sensibles
Couvrir une chienne			
Continuèrent			
Repousse		Type	
Fleur		Étreindre	
Félin	Plante		Écossais
	Garderie		
Face	Presque	Enzyme	
	Vision	Crochet	
Réprimés	Fabuliste grec	Tibia	Trou
		Pronom	

Solutions dans le prochain numéro

## Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe bénévole Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance !



## PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



**1 855 544-6362**  
[www.naquebec.org](http://www.naquebec.org)  
**Nous pouvons t'aider**

## Jeu de chiffres

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

			7	3	1	4		
	1	3				8		
			5				7	
5		8		2	1		3	
1	4			6	7			
3			4		6	2		
		7				3	8	9
		5			9	4	6	

**L'ITINÉRAIRE**

**Faire un don**

**Cartes-repas**

**Abonnement**

**MODE DE PAIEMENT**

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa  MasterCard Code de vérification de la carte (CVC): | | | |

N° de la carte: | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration \_\_\_\_ / \_\_\_\_

(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

**IDENTIFICATION**  Mme  M.

Nom: \_\_\_\_\_

Prénom: \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Ville: \_\_\_\_\_ Code postal: | | | - | | |

Courriel: \_\_\_\_\_

Téléphone: (\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

**JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :**

J'offre \_\_\_\_\_ cartes-repas à 6 \$ chacune = \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :

**TOTAL DE MA CONTRIBUTION :** \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>

DONS + CARTES-REPAS

**JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :**

Je m'abonne pour une période de:

12 mois, **24 numéros** (125 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (65 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu): \_\_\_\_\_

Postez votre coupon-réponse au **Groupe communautaire L'itinéraire**  
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3<sup>e</sup> étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

<sup>1</sup> Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

**MERCI**

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site [itineraire.ca](http://itineraire.ca)

N° de charité de l'organisme: 13648 4219 RR0001

Pour rejoindre notre service aux donateurs:  
**514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itineraire.ca**



**VILLE-MARIE  
CENTRE-VILLE**

**À découvrir!**

# Vivez l'expérience

## PUMPTRACK

**Du 8 septembre  
au 4 octobre  
8 h à 23 h  
Parc des Vétérans**

**Une boucle de 49 mètres** composée de bosses et de virages relevés accessibles à toutes et à tous en **BMX, planche à roulettes, trottinette**, etc.

**En savoir +**  
📍 [bit.ly/pumptrackVM](http://bit.ly/pumptrackVM)

**Rendez-vous festif**

Samedi 18 septembre\*  
**11 h à 16 h**

**Au programme**

- Démonstrations de BMX, trottinettes professionnelles et ateliers d'initiation (13 h à 15 h)
- Animations
- Go-kart à pédales
- Musique
- **Et...beaucoup de plaisir!**

\* Événement reporté au lendemain en cas de pluie.

Ville-Marie  
**Montréal**



# VERSER UN VERRE, MAIS JUSQU'OU ?

TESTEZ-VOUS SUR LE

**VERRE STANDARD**

SUR NOTRE SITE

**Éduc**  **alcool**

La modération a bien meilleur goût.